

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis internet.
Ce texte est protégé et fait partie du répertoire de la SACD. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation auprès de la SACD, que ce soit pour la France, ou l'international.

La SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation. Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Rendez-vous sur <http://www.sacd.fr>

Sketchs à gogo

de

Rivoire
Cartier
&
Rivoire
Cartier

SKETCHS A GOGO

32 DUOS ET MONOLOGUES COMIQUES

D'ANTOINE RIVOIRE

ET JEROME CARTIER

Glanés au fils de nos textes

www.rivoirecartier.com

Ce texte est offert gracieusement à la lecture.
Avant toute exploitation publique, professionnelle ou amateur,
vous devez obtenir l'autorisation de la SACD : www.sacd.fr

TABLE DES MATIERES

Au bureau.....	7
LA DEMANDE D'AUGMENTATION.....	8
LA FORMATION	13
LE CONCOURS DE PUB.....	18
LE CONCOURS DU MEILLEUR EMPLOYE	22
Au café	25
TOUT VA BIEN	26
RADINERIE.....	31
LE DERNIER VERRE	35
TROMPERIES	39
À la clinique	41
LE BRIGADIER	42

AU FOND DU COULOIR	47
ALLERGIE.....	52
ABLATION	57
LES CACHETS	61
SUR LE DIVAN	67
EMPLETTES	72
MEDECINE DE COMPTOIR.....	77
LE BOUTON	81
COUP DE FIL	86
ELLE EST SAUVEE.....	91
BEURK.....	97
AVANT	102
ATTENTE	107
NOTRE AMIE CHRISTIANE	113

CLIGNOTEMENT	118
BAIGNOIRE	122
REGLAGE	127
AFTER	132
Solos	137
COME	138
LE BONHEUR	142
LE DIVORCE	146
LES MATHS	150
L'ÉVALUATION	154

I.

AU BUREAU

LA DEMANDE D'AUGMENTATION

UN. — Alors, comment tu vas faire ?

DEUX. — Je ne sais pas ! La dernière fois que je suis allé voir Bernard pour lui demander une augmentation, il a pris un accent et il a tendu sa main vers moi en disant : « S'il tou plaît, moussieur, por manger, s'il tou plaît... »

UN. — Stratégie de fuite classique...

DEUX. — Quoi ?

UN. — Je viens de finir un bouquin sur la résolution de conflits.

DEUX. — En quoi ça me concerne ?

UN. — Bernard et toi vous êtes en conflit.

DEUX. — Pas du tout, on s'entend très bien !

UN. — Ça n'a rien à voir avec l'entente. Tu veux une augmentation, il ne veut pas te l'accorder : vous êtes en conflit.

DEUX. — Bien, alors comment faire ?

UN. — Il y a cinq manières pour résoudre un conflit.

DEUX. — Je t'écoute.

UN. — La première est « l'évitement ».

DEUX. — Comment ça marche ?

UN. — Je te montre. Tu fais Bernard et moi je joue ton rôle. (*Il fait quelques pas de côté et revient, jouant Deux.*) Bernard, je souhaiterais être augmenté.

DEUX, *jouant Bernard*. — Pas question.

UN. — OK, aucun problème. (*Il se retourne et s'en va.*)

DEUX, *après un Unence*. — Et ? ... C'est tout ?

UN. — C'est tout ! D'une simplicité enfantine...

DEUX. — C'est peut-être simple, mais c'est pas très efficace, comme méthode...

UN. — Ça a le mérite de vous préserver tous les deux.

DEUX, *ironique*. — Ça... (*Redevenant sérieux :*) Tu n'aurais pas quelque chose de plus... plus punchy ?

UN. — Si tu veux du punchy, il faut utiliser la méthode de la compétition. Juge par toi-même. (*Prenant le rôle de Deux :*) Bernard, je voudrais être augmenté.

DEUX, *jouant Bernard*. — Tu peux toujours rêver !...

UN. — Ah oui... je peux toujours rêver ? Tu te souviens quand t'étais bourré comme un coin pendant la soirée de fin d'année de la boîte ? J'ai plusieurs photos de toi en train de dégobiller sur tes escarpins vernis. Alors soit tu me donnes cette putain d'augmentation, soit je balance tous les fichiers au siège. Ok, tocard ?

DEUX, *après un petit silence*. — Un peu brutal, peut-être...

UN, *se justifiant*. — Tu voulais du punchy...

DEUX. — Tu n’aurais pas un truc qui mélange punchy et douceur ?

UN. — Si, la méthode du compromis. (*Prenant le rôle de Deux.*) Bernard, je voudrais une augmentation.

DEUX, jouant Bernard. — Non, Deux, je te le répète, c’est pas le moment pour une augmentation.

UN. — Très bien. En ce cas donnez-moi une prime et on n’en parle plus.

DEUX, après un petit silence. — Une prime ?

UN, redevenant Un. — Une prime. Un compromis entre vos deux positions.

DEUX. — Mouais... ça ne répond que très partiellement à mon problème...

UN. — En tout cas, c’est mieux que rien ! Sinon, un truc qui peut surprendre l’adversaire, c’est la méthode de la conciliation.

DEUX. — La « conciliation » ? J’aime bien, ça. C’est comment ?

UN. — Très facile. (*Prenant le rôle de Deux.*) Bernard, j’aimerais une augmentation.

DEUX, jouant Bernard. — C’est pas la peine de revenir dans mon bureau toutes les cinq minutes, tu n’auras pas d’augmentation.

UN. — Compris, Bernard. J’ai bien vu qu’en ce moment on avait des petits problèmes de budget alors, voilà ce que je vous propose. Ça vous ennuie de m’augmenter ?

DEUX. — Oh que oui !

UN. — Très bien. En ce cas, vous n'avez qu'à me diminuer.

DEUX. — Hein ?

UN. — Oui, rétrogradez-moi et passez-moi à 90% de mon salaire actuel. Allez, bonne journée ! Et ne me remerciez, pas, c'est cadeau.

DEUX, *après un court temps*. — Ah... oui alors là... C'est sûr que ça va le surprendre...

UN. — Je te l'avais dit !

DEUX. — Ça va le surprendre mais moi, ça va me mettre dans le rouge !

UN. — Bon, alors, il reste la méthode coopérative.

DEUX. — Comment ça marche ?

UN. — Il s'agit de discuter pour dégager une solution créative. (*Prenant le rôle de Deux.*) Bernard, je voudrais une augmentation.

DEUX, *jouant Bernard*. — Non, impossible.

UN. — Pourquoi *non* ?

DEUX. — Le budget est trop serré.

UN. — Ah. Donc, si le budget était moins serré, vous pourriez m'augmenter ?

DEUX. — C'est ça.

UN, *après un petit temps de réflexion*. — Virez Fred.

DEUX. — Quoi ?

UN. — Virez Fred ! (*Les yeux au ciel :*) Quelqu'un à la réception, mais ça sert à rien ! À la place, vous mettez un standard automatisé qui dirige les appels, « Pour commander des fumigènes, tapez 3 », ça économise un salaire, et vous pouvez m'augmenter !

DEUX. — Bonne idée... enfin, pas pour le standard, mais pour ton poste, ça serait une sacrée économie ! Du coup, je t'augmente pas : je te vire ! (*À part :*) Mais qu'est-ce que je raconte, moi ?

UN. — Tu vois qu'en réfléchissant à deux, on arrive à des solutions créatives. La solution, c'est peut-être pas ton augmentation, mais ta démission !

DEUX. — Wouah... t'as peut-être raison... faut que j'en parle à Bernard...

LA FORMATION

UN. — Et c'est comme ça que le siège m'a demandé de monter cette formation !

DEUX. — Intéressant.

UN. — Ça n'a pas été trop compliqué. Ils m'ont envoyé le livret de formateur et je n'ai eu qu'à le suivre pas à pas...

DEUX. — Et qui est inscrit ?

UN, *consultant son porte-documents*. — Attends, laisse-moi regarder... euh... personne.

DEUX. — Personne ?

UN. — Personne !

DEUX. — Alors toi, tu as préparé ta formation, demandé la salle de conférence, amené ton matériel, et tout ça pour rien ?

UN. — Je ne sais pas si l'info est bien passée...

DEUX, *à la cantonade*. — Eh ! Qui veut aller à la super formation de Sami ? (*À Un :*) C'est sur quoi, déjà ?

UN. — L'éthique professionnelle.

DEUX, *jouant l'enthousiasme*. — L'éthique professionnelle ! Ça va pulser ! (*Silence.*)

UN. — Pourquoi tu viendrais pas, toi ?

DEUX. — Moi ?

UN. — Tu as sûrement des choses à apprendre, côté éthique professionnelle...

DEUX, blaguant. — Non mais dis donc ! Je suis très éthique, moi...

UN. — Tu parles...

DEUX. — Mettrais-tu en doute mes qualités morales ?

UN. — Éthique et morale sont deux choses différentes.

DEUX. — Ah oui ?

UN. — Exemple : une petite mamie a dans son jardin une troupe de lapins qui mangent les carottes de son potager. Elle t'appelle pour acheter un fumigène susceptible de vider le terrier de ces rongeurs, et ainsi les chasser de chez elle. Le fumigène qu'elle a repéré coûte 25,95 €. Mais en réalité un simple feu d'herbes suffirait largement pour régler son problème et qui plus est, ça ne lui coûterait rien. Que fais-tu ?

DEUX. — Facile !

UN. — Je t'écoute.

DEUX. — Je ne lui vends rien et je lui conseille de faire un feu d'herbes devant le terrier.

UN. — Erreur !

DEUX. — Ah bon ?

UN. — Si cette petite mamie t'a appelé, c'est qu'elle a besoin d'aide. En lui expliquant qu'elle doit régler elle-même son problème, non seulement tu la

culpabilises en faisant porter toute la responsabilité sur ses seules épaules, mais en plus tu l'invites à faire un effort trop intense pour son âge. Conclusion : elle rentrera chez elle déprimée, massacrera ses plates-bandes en y arrachant de l'herbe, et fera une attaque cardiaque en poussant sa brouette jusqu'au terrier !

DEUX. — Ah oui... c'est vrai... j'y avais pas pensé...

UN. — Tout cela ne serait jamais arrivé si elle avait seulement posé un fumigène *United Smokes* devant le terrier détesté et simplement appuyé sur un bouton.

DEUX. — Bien vu...

UN. — Autre situation : alors que tu es en train de vendre un feu de Bengale qu'un client veut pour sa femme, ce dernier fond en larmes et t'explique que sa femme est en réalité morte voici trois mois dans le cambriolage de leur maison qui a dégénéré. Que faire ?

DEUX. — Bah... J'abandonne la vente et je lui propose de boire un café.

UN. — Erreur !

DEUX. — Encore ?

UN. — Eh oui ! En parlant avec cet homme de la mort de sa femme, tu vas raviver sa douleur et le pousser à bout. Lorsqu'il raccrochera le téléphone, il reverra sa femme mourir dans d'atroces souffrances et en plus, il n'aura même pas la perspective d'égayer un peu son intérieur avec un feu de Bengale, tout en rendant hommage à son épouse défunte. Bref, s'il ne va pas se tirer une balle, on aura de la chance.

DEUX. — Wouah ! Effectivement, je n'avais pas mesuré toutes les conséquences...

UN. — Rien de tout cela ne serait arrivé s'il avait acheté un feu de Bengale *United Smokes*.

DEUX. — Sans doute... (*Une idée lui traverse la tête.*) Au fait : un copain à moi s'est trouvé dans une situation éthiquement intéressante. Il n'a pas su comment réagir.

UN. — Raconte-moi ça !

DEUX, avec *malice*. — Eh bien voilà : imagine que tu montes une formation sur l'éthique professionnelle. Tu es en train d'expliquer le contenu de la formation à un ou une collègue, mais cette personne te répond que ta formation, d'ailleurs commanditée par le siège, est en réalité un prétexte pour supprimer toute éthique professionnelle en poussant les commerciaux à faire preuve d'inhumanité, et ce dans l'objectif de faire un max de ventes. Que ferais-tu ?

UN, après un moment de réflexion. — Ce que je ferais ?

DEUX. — Oui.

UN. — Eh bien je proposerais à ce ou cette collègue de venir à ma formation pour en avoir le cœur net !

DEUX, avec *admiration*. — Bien joué !

UN. — Bon, on y va ?

DEUX. — Où ?

UN. — Ben... à ma formation !

DEUX, désabusé-e. — OK...

LE CONCOURS DE PUB

UN. *une feuille de papier à la main.* — Regarde, j’invente rien : « Grand concours de publicité. Sous forme de film, d’image ou de slogan, trouvez la publicité qui saura promouvoir *United Smokes*. » Ça vaut quand même le coup ! 1^{er} prix : 1000 balles !

DEUX. *incrédule.* — 1000 balles ?

UN. — Tu vois que ça vaut le coup de se creuser les méninges !

DEUX. — T’as des idées ?

UN. — Tu me demandes si j’ai des idées ? Mais moi j’ai une idée par minute !

DEUX. — Alors ?

UN. — J’ai carburé et voilà à quoi j’ai pensé : un film. La pub commence par un type très chic genre costard-cravate, qui dit : « Chez *United Smokes*, pour nos feux d’artifices, nous sélectionnons les meilleurs feux au monde et pour cela, nous faisons toujours appel au meilleur fournisseur : Vulcain. » Et là, direction une espèce de grotte où un gus sapé style viking se plante face à la caméra : (*Parlant très fort.*) « Eh oui ! C’est moi, Vulcain, le maître des forges ! Je travaille avec *United Smokes* depuis des millénaires ! Et tout ça pour la qualité de mon feu ! Parce que mon feu, il dépote, il vous grille, il vous crame, il vous carbonise les entrailles jusqu’à la moelle et vous transforme en rôti, en cadavre, en macchabée, en charogne, en...

DEUX, *sans attendre la fin*. — Un, Un... ça me paraît un peu... un peu agressif, ton truc...

UN. — Tu trouves ?

DEUX. — On a besoin de quelque chose de plus sympa, qui donne une bonne image de la boîte.

UN. — À quoi tu penses ?

DEUX. — Imagine : on est dans une brigade de police. Tout à coup, alors que le soleil se couche, on sonne devant la caserne. Les gars sont surpris, ils n'attendaient pas de visite. La porte s'ouvre et on découvre notre grenade lacrymogène *Air Force*, mais avec des jambes, des bras et une tête. Elle s'avance, souriante et elle dit (*Très gentiment.*) : « Bonjour commandant. Je suis la grenade lacrymogène *Air Force* que vous avez commandée hier après 22h. Du coup, je vous ai été livrée ce matin après 8h. Si vous commandez un nouveau lot avant 18h, alors... »

UN. — Attends... euh... nous, on fait les livraisons avant 8h...

DEUX. — C'est ce que j'ai dit...

UN. — Non, t'as dit *après 8h*...

DEUX. — Oui, bah c'est ça... le type, il attend sa lacrymo pour 8h, donc après 8h...

UN. — Avant 8h...

DEUX. — Après 8h...

UN. — Avant 22h...

DEUX. — Quoi 22h ?

UN. — T'as dit qu'il fallait commander après 22h, mais pour recevoir la lacrymo le lendemain avant 8h (et pas après 8h,) il faut la commander la veille avant 22h (et pas après 22h), parce que si tu commandes la veille après 22h, tu recevras ta lacrymo le lendemain après 8h (et pas avant 8h).

DEUX. — Attends... je suis plus là...

UN. — Il est quelle heure ?

DEUX, *regardant sa montre.* — Ben, environ...

UN. — Mais non, dans ta pub, il est quelle heure ?

DEUX. — Ben, je sais pas... 8h...

UN. — Non, parce que tu parles de soleil qui se couche alors si on veut faire passer l'idée qu'en commandant après 22h, le commandant de police qui veut commander et recevoir après... euh... non, avant 22h la veille du lendemain où le commandant veut sa commande... non, mettons que le lendemain de la veille, après 8h... euh non... avant 8h... le commandant qui, la veille, a commandé sa lacrymo avant 22h... après 22h... mettons aux alentours de 22h...

DEUX, *sans attendre la fin.* — Laisse tomber ! Je crois qu'il faut que je reprenne les conditions de livraison, parce que là, j'avoue que... (*Geste faisant comprendre que tout se mélange dans sa tête.*)

UN. — C'est vrai que c'est peut-être un peu compliqué à expliquer comme ça aux gens dans une pub... Je crois qu'il faut quelque chose de plus entraînant...

DEUX. — Entraînant ?

UN. — Mais oui ! Quelque chose comme... (*Sur l'air de « La Marche de Radetsky », par exemple, avec entrain :*)

Oui vous avez le droit de vous amuser
 Oui vous avez le droit de manifester
 De vous protéger
 Vous illuminer
 De vouloir du feu et des fumées

Nous avons mis au point pour vous par centaines
 De l'encens, des pétards et des fumigènes
 Des lacrymogènes
 Bourrées d'hydrogène
 Disponibles à la douzaine !

DEUX, *après un silence.* — Je crois qu'il faut qu'on retourne bosser.

UN. — T'as raison.

LE CONCOURS DU MEILLEUR EMPLOYÉ

UN. — Tu as vu, ils ont lancé un concours du meilleur employé.

DEUX. — Ça t'intéresse ?

UN. — Un joli trophée récompensant mon travail et trônant sur ma cheminée, ça me ferait plaisir...

DEUX. — Tu as des idées pour ton discours ?

UN. — Mon discours ? Quel discours ?

DEUX. — Si tu obtiens le prix, tu monteras sur le podium et tu auras à prononcer un discours.

UN. — Ah bon ? Je n'y avais pas pensé...

DEUX. — Il vaudrait mieux t'y préparer...

UN. — C'est juste... mais... qu'est-ce que je vais y dire... ?

DEUX. — Je ne sais pas... ça peut être l'occasion de faire partager ta vision de la boîte, ce que tu voudrais qu'elle devienne...

UN. — Oh oui ! Attends... *(Prenant la pose comme au début d'un grand discours :)* « Ouvriers ! Commerciaux ! Patrons ! Face au pessimisme ambiant, nombreux sont ceux qui l'ont déjà décrété : no pasaran ! Le pessimisme ne passera pas ! Oui, les pessimistes nous entourent et veulent nous mettre le

moral dans les chaussettes, mais ils ne passeront pas !
United Smokes toute entière s'apprête au combat ! »

DEUX, *peu convaincue*. — Trop impératif...

UN. — Peut-être... Voyons... (*Réfléchissant :*) Et quelque chose dans ce goût-là... « Mes amis, je sais que ces derniers temps, nous avons été comme dans le brouillard. (*Geste pour refouler les derniers alizés de la fumée.*) Mais je vous le dis, bien que nous ayons eu à faire face à des difficultés, I had a dream, je fais toujours ce rêve, un rêve profondément ancré dans l'idéal de *United Smokes*. Je rêve qu'un jour notre entreprise se lèvera et vivra pleinement la réalité de son crédo : toutes les fumées sont belles et méritent toutes de faire tousser la tête entière ! Raclez-vous les poumons aux couleurs de *United Smokes* ! »

DEUX, *peu convaincue*. — Trop idéaliste...

UN. — C'est vrai... alors... on va redescendre sur terre... (*Réfléchissant :*) Que dis-tu de ça ? « Mes amis, vous me demandez ma vision du futur pour la boîte ? Navré-e de vous le dire ainsi, mais je n'ai rien d'autre à vous offrir que du sang, de la peine, des larmes et de la sueur. Notre but ? Je peux vous répondre en un mot : la victoire sur nos concurrents. La victoire à tout prix, la victoire en dépit de la terreur. Notre politique ? Engager le combat sur terre, sur mer et dans les airs pour que triomphe *United Smokes* ! »

DEUX, *peu convaincue*. — Trop martial...

UN. — T'es jamais contente !

DEUX, *ayant une idée*. — Oh je sais... (*Imaginant une scène :*) Tu arrives, on te remet ton prix et toi, tu avances et tu dis « Je vous ai compris ! »

UN, *après un silence dubitatif.* — Je vais réfléchir !

AU CAFE

TOUT VA BIEN

UN, *le reconnaissant*. — Deux !

DEUX, *après avoir levé la tête*. — Oh Christian !

UN. — C'est fou de se retrouver là !

DEUX, *se levant et s'approchant de Un*. — Ça fait une paye !

UN. — Tu écris toujours ?

DEUX. — Toujours ! Je suis auteur de théâtre !

UN. — Formidable ! Et tes pièces se jouent ?

DEUX. — Je n'ai encore rien publié !... J'hésite même sur le titre, alors...

UN. — Je me disais bien que je t'avais vu la dernière fois !

DEUX, *inquiet*. — Tu m'as vu ?

UN. — Oui, au supermarché, en train de garnir les rayons...

DEUX, *gêné*. — Oui ! Vu que mes pièces ne sont pas encore en vente... J'ai décidé de prendre un emploi dans le commerce. Ça me permet de garder un pied dans la vie réelle !

UN. — Et accessoirement, ça te donne un revenu.

DEUX. — Et sinon, comment ça va ?

UN, *souriant-e*. — Écoute... tout va très bien !

DEUX. — Tant mieux !

UN. — Je sens que je suis en train de passer à une autre étape de ma vie. Je me concentre sur l'essentiel. On achète toujours des tas de trucs... Mais est-ce qu'on a vraiment besoin de tout ça ? Je dis *non* ! J'ai appris, progressivement, à mener une existence plus simple.

DEUX, *admiratif*. — C'est vraiment très respectable d'arriver à un tel degré de sagesse. Je ne sais pas si je pourrais.

UN. — C'est à dire que j'ai pas pu faire autrement. Je suis au chômage depuis deux ans ! Ils m'ont viré-e comme un-e malpropre, ces enfoirés ! Et depuis, impossible de retrouver quelque chose !

DEUX, *compatissant*. — Ah... euh... vraiment... désolé... je...

UN. — Mais ne t'inquiète pas, à part ça, tout va bien !

DEUX, *reprenant son sourire*. — C'est vrai ?

UN. — Mais oui ! Tu sais le boulot... c'est pas ça l'important ! L'important, c'est la famille !

DEUX, *approuvant*. — Très, très !

UN. — Tu vois, ces derniers temps, je passe beaucoup de temps avec mon fils. Et ça, ça me fait vraiment plaisir !

DEUX. — Il doit être grand, maintenant ?

UN. — Oh oui ! Tu sais, Je peux enfin profiter de lui, échanger et l'accompagner dans sa découverte du monde.

DEUX. — Ça me fait plaisir que vous puissiez partager des choses comme ça.

UN. — Enfin tu sais, je ne fais que mon devoir, parce que mon mari est mort/ma femme est morte dans un accident de voiture il y a trois ans. Alors, du coup, ben mon fils, il a plus que moi !

DEUX, gêné. — Ah... oh... je... condoléances... je...

UN. — Ce sont les aléas de la vie. Mais à part ça, tout va bien !

DEUX, reprenant son sourire. — C'est vrai ?

UN. — Mais oui ! Tu sais, les relations de couple... ça va, ça vient ! C'est pas ça, l'important ! L'important c'est d'avoir la santé !

DEUX, soudain inquiet. — Mais de ce côté-là, pas de problème ?

UN. — Aucun ! J'ai fait un check-up la semaine dernière, tout fonctionne parfaitement !

DEUX, peu confiant. — C'est sûr ?

UN. — Mon toubib me l'a dit : « Vous avez une force herculéenne ! »

DEUX, pleinement rassuré. — Tant mieux !...

UN. — Oui, tant mieux, parce que la famille de mon mari/de ma femme m'attaque en justice ! Ils m'accusent de n'avoir pas fait réviser la voiture à temps et donc d'être responsable de son accident mortel ! Le pire, c'est qu'ils ont des chances de gagner. Mon avocat me l'a dit, ça sera difficile d'éviter la taule !

DEUX, soufflé par cette révélation. — Ah... ah oui quand même... (*Ne sachant comment se sortir de la conversation :*) Mais à part ça, tout va bien ?

UN, définitivement positif/positive. — Oh oui, tout va très bien ! Et toi, comment ça va ?

DEUX, dans un sincère élan de joie. — Moi ? Je viens de terminer mon manuscrit, alors ! (*Regardant Un et cherchant une catastrophe à raconter pour ne pas étaler son bonheur :*) Alors... alors... eh ben crois-moi... j'ai cru que j'allais y laisser ma peau !

UN, avec surprise. — Ah bon ? Pourquoi ?

DEUX, ne sachant que répondre. — Eh bien parce que... parce que... en imprimant mon manuscrit... je me suis coupé l'index ! (*Il le montre.*)

UN, regardant le doigt de Deux, dubitative/dubitatif. — Ah oui ?

DEUX, constatant que son doigt est intact. — Là, tu vois rien, mais crois-moi : c'était un massacre, c'était une boucherie sur mon tapis, c'était les chutes du Niagara de la Mer rouge !

UN. — T'as appelé SOS médecins ?

DEUX. — Non, j'ai mis un pansement. (*Silence.*) Et ça a guéri.

UN. — Tu vois ? Faut toujours être optimiste, dans la vie !

DEUX, se sentant soudain stupide. — C'est juste... je suis trop pessimiste...

UN, se levant. — Bon ben salut !

DEUX, *se levant également.* — Salut ! Je suis content de savoir que tout va bien pour toi !

RADINERIE

UN. — C'est fou, on était dans deux wagons successifs !

DEUX. — Le destin ! Qu'est-ce que tu prends ?

UN. — Un café.

DEUX, *à la cantonade*. — Deux cafés !

UN. — On ne se voit plus trop, maintenant.

DEUX. — C'est vrai. Depuis qu'ils vous ont envoyés au siège... Pourquoi, au fait ?

UN. — Question d'efficacité, il paraît.

DEUX. — Effectivement ! Comme ça, ils vous ont à l'œil. Votre service était calamiteux, à ce qu'on dit...

UN. — Qu'est-ce qu'on dit ?

DEUX. — Oh ! Plein de choses ! Depuis que vous êtes partis, les langues se délient !...

UN. — Je l'aurais parié ! ...

DEUX. — D'ailleurs, il est souvent question de toi.

UN. — Ah ?

DEUX. — Oh oui ! Tous les collègues qui ont travaillé avec toi ne se gênent plus, crois-moi !

UN. — Tiens ! ... Et de quoi parlent-ils ?

TROIS, *apportant les consommations.* — Deux cafés !

UN, *fouillant ses poches.* — Tu vas rire... j'ai plus un sou ! ...

DEUX, *amusé-e.* — Ne t'inquiète pas, j'ai ce qu'il faut.
(*Il/Elle règle la consommation.*)

TROIS, *avant de regagner le comptoir.* — Merci !

UN, *à Deux.* — Merci !

DEUX, *l'œil moqueur.* — Je t'en prie...

UN. — Alors qu'est-ce qu'ils disent de moi, mes chers ex-collègues ?

DEUX, *attisant la curiosité de Un.* — Laisse tomber...

UN. — Allez, dis-moi !

DEUX, *malicieux/malicieuse.* — Tu veux vraiment le savoir ?

UN. — Mais oui !

DEUX. — Ils disent que t'es avare !

UN, *offusqué-e.* — Moi, avare ?

DEUX. — Ben oui, avare. Quand il faut participer à un cadeau, tu oublies toujours de prendre du liquide, et quand il s'agit de payer un coup à boire, tu n'as jamais rien ! Tu voles toutes les serviettes en papier de la cantine pour les ramener chez toi. Tu récupères les gobelets en plastique, les mégots des cendriers et tu tapes tous les nouveaux collègues parce qu'ils ne connaissent pas encore ta radinerie.

UN, *furieux/furieuse*. — Quel culot !

DEUX. — Tu trouves qu'ils exagèrent ?

UN, *idem*. — Plutôt, oui !

DEUX. — Moi, je ne trouve pas.

UN, *surpris-e*. — Comment, toi aussi tu te ligues contre moi ?

DEUX. — Qui a payé les cafés ?

UN, *outré-e*. — Quoi ? Alors parce que je n'ai pas de...
Alors tu penses que ?... (*Il/Elle fouille de nouveau dans ses poches et en sort quelques pièces.*) Voilà, ça y est, je les retrouve ! Je me disais bien, aussi... (*Les mettant devant Deux :*) Tiens, c'est pour toi. C'est moi qui offre les cafés !

DEUX, *repoussant les pièces*. — Mais non, ne le prends pas comme ça...

UN, *repoussant les pièces*. — C'est une question de réputation ! Je ne veux pas que tu ailles hurler avec la meute sur ma prétendue avarice...

DEUX, *repoussant les pièces, gêné-e*. — Je ne hurlerai pas avec la meute. Je dirai haut et fort, au contraire, que tu as insisté pour payer les cafés.

UN, *reprenant les pièces*. — Bon, j'accepte que tu prennes les cafés, mais alors, pour me rattraper, je t'invite : tu viens dîner à la maison !

DEUX. — Ce ne sont que des cafés, tu n'es pas obligé-e...

UN. — Mais ça me fait plaisir ! En plus, tu n'es jamais venu-e ! Disons samedi prochain ?

DEUX. — Samedi, c'est très bien !

UN, *se levant.* — C'est entendu ! Alors, à samedi ! Je te laisse, j'ai ma correspondance ! (*Il/Elle sort vivement.*)

DEUX, *se levant aussi, alors que Un a disparu-e.* — Mais attends, je n'ai pas ton adresse ! Ni ton numéro de téléphone...

LE DERNIER VERRE

UN. — Alors, qu'est-ce que je t'offre ?

DEUX. — Je sais pas : j'arrête de boire.

UN. — Quoi ?

DEUX. — Ordre du toubib : le foie.

UN. — Mince !

DEUX. — Qu'est-ce que tu veux, c'est la vie !

UN. — Mais qu'est-ce que tu vas faire ?

TROIS, à *Un et Deux*. — Comme d'habitude ?

DEUX. — Ben non, justement, pas comme d'habitude.
Aujourd'hui, je bois pas d'alcool. Alors je vais prendre
un bock de bière.

UN, à *Trois*. — Deux ! (*À Deux :*) C'est le genre de
régimes sans alcool que j'aime bien !

DEUX. — J'ai une soif !

UN. — Et moi donc !

DEUX. — Quand le toubib m'a annoncé la nouvelle : j'ai
cru que j'allais me mettre à pleurer.

UN. — Je te crois !

DEUX. — Et pi je m'suis dit, y a pas que l'alcool dans la
vie.

UN. — C'est vrai. Y a le pinard, aussi !

Trois sert les consommations.

UN. — Bon, bah à ta nouvelle vie sans boire !

Les verres s'entrechoquent et sont bus culs secs.

UN. — Dis donc, je t'ai pas dit : j'ai eu une promotion.

DEUX. — Ah ?

UN. — Le patron veut plus que je bosse aux ordures.

DEUX. — Bonne nouvelle !

UN. — Alors il m'a collé-e aux détritrus !

DEUX, *après un temps*. — C'est pas la même chose ?

UN. — Rien à voir ! Les ordures, c'est des déchets, mais moches ; alors que les détritrus, c'est des déchets, mais qui ont fait des études !

DEUX. — Faut qu'on fête ça ! Qu'est-ce que tu prends ?

UN. — Comme d'habitude, et toi ?

DEUX. — Moi itou. (*À Trois :*) Patron, deux « Comme d'habitude ». (*Pendant que Trois sert deux petits verres d'un liquide transparent :*) Mais c'est mon dernier verre !

Les verres s'entrechoquent et sont bus culs secs.

UN. — Dis donc, je t'ai pas dit : mon fils a eu son bac avec mention.

DEUX. — Ah ?

UN. — Ils sont que quelques-uns à avoir eu une mention, dans sa classe.

DEUX. — Bonne nouvelle ! C'est quoi, sa mention ?

UN. — Mention « non admis ».

DEUX, *après un temps*. — Ça veut pas dire qu'il l'a pas ?

UN. — Rien à voir ! S'il l'avait pas, il serait collé. Mais là son prof m'a dit, « Votre fils, il est trop calé. Il est calé et recalé ! Du coup on le fait revenir l'année prochaine ! »

DEUX. — Faut qu'on fête ça ! Qu'est-ce que tu prends ?

UN. — Comme d'habitude, et toi ?

DEUX. — Moi itou. (*À Trois :*) Patron, deux « Comme d'habitude ». (*Pendant que Trois sert deux petits verres d'un liquide transparent :*) Mais c'est mon dernier verre !

Les verres s'entrechoquent et sont bus culs secs.

UN. — Dis donc, je t'ai pas dit : en face de chez moi, y a un petit bistrot qui vient d'ouvrir.

DEUX. — Ah ?

UN. — Même que c'est moins cher qu'ici !

DEUX. — Bonne nouvelle !

UN. — C'est vraiment dommage que tu boives plus...

DEUX, *après un temps*. — On pourrait peut-être y aller. Histoire de trinquer une ultime fois.

UN. — Si tu veux !

DEUX. — Mais ce sera mon dernier verre !

TROMPERIES

UN. — J'ai appris pour ton mari/ta femme.
Condoléances !

DEUX. — Hélas... j'ai eu beaucoup de peine... Mais
maintenant, ça va mieux, j'ai rencontré quelqu'un !

UN, *triste*. — Félicitations !

DEUX. — Toi, ça n'a pas l'air d'aller...

UN, *au bord des larmes*. — Je viens d'apprendre que mon
fiancé me trompe !

DEUX. — Ce n'est que ça ? Le mien/la mienne aussi !

UN. — Oui mais moi, ça fait deux ans que ça dure !

DEUX. — Mais moi, ça fait plus longtemps encore ! En
fait... je crois que je suis cocu-e depuis que je l'ai
rencontré-e.

UN. — C'est horrible !

DEUX. — Ce sont des mensonges incessants : « Je
rentrerai tard, j'ai une réunion », « Ne m'attends pas,
je suis en panne sur l'autoroute », « Désolé-e, j'ai un
séminaire ce weekend à Barcelone ». Bref, c'est une
succession de duperies dont je suis toujours la
victime !

UN. — Tu ne t'es pas décidé-e à agir ?

DEUX. — Oh si ! Il était temps, d'ailleurs... j'ai décrété que je ne serais plus le jouet de ses fables. Et depuis, tout va bien.

UN. — Comment fais-tu ?

DEUX. — C'est très simple : je fais semblant d'y croire.

UN, *après un temps.* — Pardon ?

DEUX. — Face à toutes ses inventions, toutes ses impostures, tous ses mensonges éhontés, je conserve la même attitude : je fais mine de prendre tout ça pour la vérité.

UN, *décontenancé-e.* — Ah... C'est ta parade ?

DEUX. — Génial, non ?

UN, *peu convaincu-e.* — Si on veut...

DEUX. — Il/Elle pensait que je serais le dindon de la farce, mais il/elle s'est bien planté-e. C'est moi qui le nique ! Allez, faut que j'y retourne !

À LA CLINIQUE

LE BRIGADIER

Ils/Elles s'approchent du rideau et l'entrouvrent discrètement pour regarder dans la salle. Un a un brigadier à la main.

UN. — Doucement... ils vont te voir...

DEUX. — Penses-tu ! ... Ils font pas attention... Oh !

UN. — Quoi ?

DEUX. — Y a les auteurs !

UN. — Les auteurs ?

DEUX. — Les auteurs de la pièce.

UN. — Non ?

DEUX. — Si !

UN. — Rivoire et Cartier ?

DEUX. — Rivoire et Cartier.

UN. — Alors ils existent vraiment ?

DEUX, *haussant les épaules*. — Oui.

UN. — Moi qui pensais que c'était un canular...

DEUX. — Un canular ?

UN. — « Rivoire et Cartier » ça fait un peu... marque de pâtes, non ?

DEUX. — C'est parce qu'ils écrivent à deux : Antoine Rivoire et Jérôme Cartier.

UN. — Où ils sont ? Je les vois pas...

DEUX. — Là-bas... au dernier rang...

UN. — On aurait pu leur laisser le premier rang...

DEUX. — Ils nous avaient pas dit qu'ils viendraient...

UN. — Lequel est Rivoire ? Et lequel Cartier ?

DEUX. — Alors... Rivoire c'est le petit avec son brushing impeccable... Cartier c'est le grand un peu dégarni... À moins que ce soit le contraire...

UN. — En tout cas, ils ont pas l'air en forme...

DEUX. — C'est normal... ils sortent de convalescence...

UN. — Ah c'est pour ça...

DEUX. — C'est pour ça quoi ?

UN. — Ben c'est pour ça qu'il a un bandage.

DEUX. — Qui ? Rivoire ?

UN. — Non, Cartier. D'ailleurs, il a le bras en écharpe.

DEUX. — Qui ? Cartier ?

UN. — Non, Rivoire. Pourquoi ils étaient en convalescence ?

DEUX. — Un accident.

UN. — Oh ?

DEUX. — Un accident de réplique.

UN. — Mince, c'est moche...

DEUX. — Ils ont eux-mêmes reconnu qu'ils avaient un peu abusé.

UN. — Trop d'alcool ?

DEUX. — Excès de vitesse.

UN. — Ils étaient à combien ?

DEUX. — Ils ont été flashés à cent cinquante voire deux cents mots minute.

UN, *impressionné-e.* — La vache !

DEUX. — Je peux te dire que quand t'es lancé-e dans l'écriture d'une comédie à deux cents mots minute et que, d'un coup, t'as un gag qui te pète à la gueule au coin d'une phrase, tu fais pas le mariole !...

UN. — Et... ils ont morflé ?

DEUX. — Ils ont pris des éclats de rire en pleine poire... Heureusement, les blessures étaient superficielles...

UN. — Mais où t'as appris tout ça ?

DEUX. — Ça a fait les gros titres.

UN. — Quand ça ?

DEUX. — Hier.

UN. — Hier ? J'ai rien vu. Pourtant j'ai regardé le journal de vingt heures.

DEUX. — C'était pas à la télé, les gros titres. C'était dans *La Gazette des Bouchers-Charcutiers picards*.

UN. — Ah... d'accord... je comprends pourquoi j'en ai pas entendu parler... Je savais pas que t'étais Picard.

DEUX. — Je suis pas Picard.

UN. — T'es pas boucher-charcutier non plus.

DEUX. — Non, mais je suis curieux moi, je m'informe. Alors j'ai pris un abonnement au *Monde diplomatique*, à *Courrier international* et à *La Gazette des Bouchers-Charcutiers Picards* !

UN. — En tout cas, j'espère que le spectacle va leur plaire.

DEUX. — Va savoir... il paraît qu'ils sont pas commodes...

UN. — Oh lala, j'ai le trac... j'ai peur d'avoir des trous...

DEUX. — T'en fais pas, ils s'en rendront même pas compte...

UN. — Tu crois ?

DEUX. — Ils en écrivent tellement, ils peuvent pas se souvenir de chaque réplique.

UN. — Bon alors, on frappe les trois coups ?

DEUX. — Passe-moi le brigadier.

UN, lui donnant. — Au fait, pourquoi on appelle ça un brigadier ?

DEUX. — Parce qu’au théâtre on travaille en équipe, en brigade, si tu préfères... Comme dans la police.... Comme en clinique...

UN. — Comme en clinique ? ça tombe bien, c’est le thème de la pièce !

DEUX. — Bon alors, merde !

UN. — Merde ! Mais au fait, pourquoi on dit *merde* au théâtre ?

DEUX. — Je t’expliquerai une autre fois !

Il/elle sonne les trois coups.

AU FOND DU COULOIR

UN. — Excusez-moi, je cherche l'accueil.

DEUX. — Je peux pas vous aider.

UN. — On m'a dit « Au fond du couloir ».

DEUX. — « Au fond du couloir » ?

UN. — Oui.

DEUX, *regardant*. — Au fond du couloir, y a rien. C'est une issue de secours.

UN. — Pas par-là... (*Faisant pivoter Deux* :) Par-là.

DEUX. — Ah, ce fond-là. (*Regardant* :) Y a rien non plus, c'est un mur.

UN. — Hein ?

DEUX. — Regardez vous-même. Je perds pas la tête...

UN, *regardant à son tour*. — C'est pourtant vrai. C'est un cul-de-sac...

DEUX, *avec satisfaction*. — Qu'est-ce que je disais !

UN, *continuant à regarder*. — Attendez... non... non... c'est pas un cul-de-sac.

DEUX, *incrédule*. — Quoi « c'est pas un cul-de-sac » ?

UN. — Il y a un mur, mais il y a deux portes. Une à droite et une à gauche.

DEUX, *écarquillant les yeux*. — Ah oui, c'est vrai. Y a deux portes, oui.

UN. — Oui mais laquelle faut que je prenne ?

DEUX. — Pour ?

UN. — Ben, pour l'accueil ?

DEUX. — Oh j'en sais rien...

UN, *embêté-e*. — Ah...

DEUX. — Ce que je sais, c'est que l'accueil c'est à côté des consultations externes et des psys.

UN. — Et c'est par où ?

DEUX. — Quoi ?

UN. — Ben, les consultations externes et les psys ?

DEUX. — Les consultations externes ou les psys ?

UN. — Ben... euh... les deux. Les consultations externes et les psys.

DEUX, *tendant la main d'un côté*. — Alors, les consultations externes c'est par-là. (*Tendant la main du côté opposé :*) Et les psys c'est par-là.

UN, *commençant à s'y perdre*. — Mais... mais vous venez de me dire que l'accueil est à côté des consultations externes et des psys.

DEUX. — Affirmatif.

UN. — Si les consultations externes sont à l’opposé des psys, comment l’accueil peut être à côté des deux à la fois.

DEUX, *s’énervant.* — Oh j’en sais rien ! (*Montrant sa tête :*) Y a pas marqué : Jean Nouvel !

UN. — Désolé, mais c’est une simple question de logique...

DEUX. — Vous m’agacez, avec votre logique. Je perds pas la tête !

UN. — Je n’ai pas dit ça...

DEUX. — Si vous voulez, vous avez qu’à me suivre.

UN. — Vous allez où ?

DEUX, *amorçant un mouvement dans une direction.* — En néphrologie.

UN. — En néphrologie ? C’est quoi, ça la néphrologie ?

DEUX, *s’énervant.* — Oh j’en sais rien ! (*Montrant sa tête :*) Y a pas marqué : docteur Schweitzer !

UN. — La néphrologie, c’est à côté de quoi ?

DEUX. — La rhumato.

UN. — En ce cas, c’est pas par là.

DEUX. — Pourquoi ?

UN. — Parce que la rhumato, c’est à côté des psys, et que les psys, vous m’avez dit qu’ils sont par-là. (*Montrant un côté opposé à celui vers lequel Deux se dirigeait.*)

DEUX. — Je perds pas la tête !

UN. — Mais non, mais non... (*Lui tendant la main, se présentant :*) Jacques-line Lapierre.

DEUX, *lui serrant la main.* — Simon-e Dutourd.

TROIS, *avisant Deux.* — Ah ! M./M^{me} Lebourg ! On vous cherchait partout ! (*Le/la prenant par le bras :*) Venez, on va tranquillement retourner dans votre chambre.

UN. — Lebourg ? Mais pourtant ce monsieur/cette dame m'a dit s'appeler Dutourd...

TROIS. — M./M^{me} Lebourg fait parfois quelques confusions...

UN. — Peut-être pouvez-vous m'aider ? L'accueil, c'est par là ou par là ? (*Il/Elle a montré deux côtés opposés.*)

TROIS, *montrant une troisième direction.* — Par là ! Vous prenez l'ascenseur et vous remontez au moins un.

UN. — Ah bon ? Mais... mais... Je crois que j'aimerais autant vous suivre...

TROIS. — Oh là ! ça va pas vous avancer, croyez-moi...

UN. — Oui je sais, vous allez en néphrologie ?

TROIS. — Hein ? Mais pas du tout !

UN. — Moi je dis ça... c'est ce que M./M^{me} Dutourd... m'a dit, alors...

TROIS, *rectifiant.* — Lebourg. Eh bien... M./M^{me} Lebourg a dû faire une petite erreur, comme à son habitude... On ne va pas en néphrologie, on va en neurologie –

institut de la mémoire – maladie d’Alzheimer. (À
Deux :) Allez, venez M./M^{me} Lebourg.

*Trois s’éloigne lentement avec Deux sous le regard
abasourdi de Un.*

ALLERGIE

UN. — Je vous écoute.

DEUX, hésitant. — Hum... C'est pas facile...

UN. — Essayez de dire les choses simplement.

DEUX. — Eh bien voilà docteur... je crois que... je crois que je deviens allergique à ma femme.

UN, avec surprise. — Ah. (*Silence, puis, se reprenant.*) Vous savez, on voit ça dans tous les couples.

DEUX, avec surprise. — Ah bon ?

UN, fataliste. — Hélas... La vie à deux est loin d'être une sinécure et il arrive toujours qu'à un certain moment, on ne puisse plus supporter son conjoint.

DEUX. — Non, attendez, je crois que je me suis mal exprimé...

UN. — Rassurez-vous : c'est souvent temporaire. Je vous comprends : vous êtes un peu perdu ?

DEUX. — Oui, en effet, mais peut-être pas pour la raison que...

UN. — Et vous êtes venu me voir. Au fond, vous avez bien fait. (*Cherchant quelque chose* :) Attendez... je dois avoir ça quelque part... (*Trouvant* :) Ah ! voilà. (*Donnant une carte à deux* :) Martine Cupidon, conseillère conjugale. Je vous la recommande. Ma femme/Mon mari et moi on a eu un petit passage à

vide, on est allés la voir et depuis, (*avec connivence* :)
c'est reparti comme en quarante.

DEUX. — Docteur, je vous remercie mais il ne s'agit pas
de passage à vide. Simplement, je deviens vraiment,
mais alors vraiment allergique à ma femme !

UN. — Je ne saisis pas... Elle vous donne des boutons ?

DEUX. — Exactement !

UN. — Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?
Partez tout seul en vacances une semaine et vous
verrez, quand vous rentrerez, vous retrouverez votre
complicité avec elle.

DEUX. — C'est pas une question de complicité, docteur !
Mais dès qu'elle arrive, elle me file des boutons. Mais
attention : des vrais boutons, partout ! Et surtout sur le
visage.

UN. — Attendez... vous êtes en train de me dire que
quand votre femme arrive près de vous, votre visage
se couvre de boutons ?

DEUX. — Et mon corps, aussi.

UN. — Quel genre de boutons ?

DEUX. — Du genre rouges et qui grattent.

UN. — Et c'est venu comme ça ?

DEUX. — Pour être précis, ça a commencé lundi dernier.
Je disais à ma femme que ma mère venait déjeuner
avec nous dimanche. Et là, elle commence à me dire :
« Y en a marre, ta mère, on la voit tout le temps ! Déjà
qu'il faut l'amener partout parce qu'elle peut pas se
déplacer... en plus, maintenant, faut qu'on se la

farcisse tous les dimanches ! » Moi je lui réponds : « Oh, franchement, t'exagères ! En ce moment, elle va pas bien, elle picole tant qu'elle peut, je pense qu'on peut bien faire ça pour elle. » Mais elle persiste : « Pas question, c'est non ! » Et là je lui dis : « Isabelle, arrête ! En ce moment, t'es tellement imbuvable, dès que je te vois, ça me file des boutons ! » Et au lieu de me répondre une vacherie, elle s'arrête, elle me regarde et elle me dit : « Purée, c'est vrai. » Je vais me voir dans la salle de bain, ça n'a avait pas loupé : des boutons partout !

UN. — Votre femme met peut-être une crème ou un produit qui...

DEUX. — Non.

UN. — Souvent, les fonds de teint et les rouges à lèvres peuvent contenir des composants qui...

DEUX. — C'est pas ça, docteur. Au contraire : ma femme se maquille jamais. Justement, je lui ai dit plusieurs fois qu'elle pourrait faire un effort de temps en temps mais elle est têtue comme une mule !

UN. — C'est peut-être hormonal... Votre femme est enceinte ?

DEUX. — Houlà !... J'espère bien que non !

UN. — Ménopausée, alors ?

DEUX. — Non plus.

UN. — Et ces boutons n'apparaissent que quand votre femme arrive ?

DEUX. — Uniquement.

UN. — Inutile de m'en dire plus : je sais ce que c'est.

DEUX. — Ah ?

UN. — Vous somatisez.

DEUX. — C'est-à-dire ?

UN. — Vous êtes en conflit avec votre femme et, votre corps exprime ce conflit de cette façon. Finalement, quand je vous disais d'aller voir une conseillère conjugale, j'étais dans le vrai...

DEUX. — Mais pourquoi ça se déclenche seulement maintenant ?

UN. — Je ne sais pas, moi... En ce moment, vous voyez plus votre femme que d'ordinaire ?

DEUX. — Au contraire, je la vois moins. Elle vient de retrouver du boulot, alors... Avant elle était à la maison toute la journée, mais maintenant, elle arrive toujours après vingt heures...

UN, *lui redonnant la carte*. — Suivez mon premier conseil : allez voir M^{me} Cupidon et croyez-moi, cette histoire de boutons ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

DEUX. — Vous croyez ?

UN. — Mais oui... Vous savez... des problèmes de couples... on en traverse tous...

DEUX. — Vous avez peut-être raison... Combien je vous dois ?

UN. — Rien.

DEUX. — Docteur, vous plaisantez ?

UN. — J'insiste. Mais vous me promettez d'aller voir M^{me} Cupidon ?

DEUX, *regardant la carte.* — Je vous le promets. Elle consulte le samedi ?

UN. — En semaine uniquement. Jusqu'à dix-sept heures.

DEUX. — Zut, ma femme finit à dix-neuf heures trente.

UN. — Qu'elle demande à son patron, exceptionnellement...

DEUX. — Oh ça m'étonnerait qu'il lui fasse une fleur. D'après ce que j'ai compris, ils sont très à cheval sur les horaires, à l'usine de pesticides.

UN, *troublé-e.* — Ah... eh bien peut-être que... hum... M^{me} Cupidon pourra faire un effort...

DEUX. — Ah. Merci docteur, me voilà rassuré !

UN, *avec un sourire.* — Mais de rien. Au revoir !

ABLATION

Un et Deux, en blouse avec des masques médicaux. Ils/Elles sont autour d'un patient recouvert d'un drap. Ils/Elles sont penchés au-dessus du ventre, qui est découvert.

UN. — Fil et aiguille. *(Deux lui donne du fil et une aiguille. Un se met à coudre. Une fois son ouvrage fait :) Ciseaux. (Deux coupe le fil. Un lui redonne fil et aiguille.) Compresse. (Deux lui donne une compresse. Un éponge alors la plaie. Un redonne la compresse à Deux et enlève son masque.)* J'en peux plus !

DEUX. — Moi non plus !...

UN. — Il m'a donné du mal, le cochon...

DEUX, *approuvant.* — Il était coriace...

UN, *trionphant.* — Mais on en est venu à bout !

DEUX, *enlevant son masque.* — Et maintenant, week-end !

UN. — Vous allez chez votre sœur ?

DEUX, *acquiesçant.* — Les petits vont pouvoir profiter de la plage. Et vous ? Rome ?

UN. — Depuis le temps qu'on en rêve ! ... Allez, à lundi !

DEUX. — À lundi, professeur !

UN, *revenant sur ses pas*. — Au fait, vous envoyez le foie au labo, comme d'ordinaire.

DEUX. — Pardon ?

UN. — Je dis : « vous envoyez le foie au labo ».

DEUX. — Le foie ? Quel foie ?

UN, *désignant le patient*. — Celui qu'on vient de lui enlever !

DEUX. — Le foie ? Vous lui avez enlevé le foie ?

UN, *avec un ton de reproche*. — Vous étiez à côté de moi !

DEUX, *se justifiant*. — J'avais pas le nez au-dessus de la plaie...

UN, *déstabilisé-e*. — Attendez, vous n'allez pas me dire que...

DEUX, *déstabilisé-e à son tour*. — Il me semblait avoir lu...

UN. — Où est la check-list ?

DEUX, *lui donnant un porte-document*. — La voilà.

UN, *après avoir jeté un coup d'œil*. — Et merde !

DEUX. — Quoi ?

UN. — Fallait lui faire une ablation de la rate.

DEUX. — Hein ?

UN. — Et on lui a enlevé le foie !

DEUX. — « On », « on », c'est surtout vous, qui...

UN. — Un peu de solidarité, merci !

DEUX. — Mais comment vous avez pu confondre ? La rate !

UN, *se justifiant.* — Je sais pas... le foie, en même temps... c'est juste au-dessus !...

DEUX, *avec réprobation.* — Quand même !

UN, *minimisant.* — Écoutez, le foie ça repousse vite ! Il s'en remettra.

DEUX. — Qu'est-ce que vous avez dit ?

UN. — J'ai dit que le foie ça repoussait vite. Voilà un homme qui sera vite sur pied.

DEUX. — De quel homme vous parlez ?

UN. — Du patient !

DEUX. — Quel patient ?

UN. — Il y quelque chose qui ne tourne pas rond ? Je parle de notre patient ! Monsieur... Monsieur... Comment il s'appelle, déjà ? (*Prenant le porte document, lisant :*) « Monsieur Henri Bourrassol. »

DEUX. — « Henri Bourrassol » ?

UN. — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

DEUX, *montrant le patient.* — C'est pas Henri Bourrassol.

UN. — Qu'est-ce que vous dites ?

DEUX, *prenant peur*. — Je vous dis que c'est pas Henri Bourrassol.

UN, *incrédule*. — C'est pas Henri Bourrassol...
(*Soulevant le drap pour voir le visage du patient :*) Oh putain !

DEUX, *les larmes lui montant aux yeux*. — Je vous l'avais dit !

UN, *fort*. — C'est une femme ! Une femme !... bordel...
Mais qui c'est, celle-là ?

DEUX, *pleurant presque*. — Je croyais que vous saviez...

UN. — Jamais ! Je l'ai jamais vue...

DEUX. — Qu'est-ce qu'on va faire ?

UN. — Poubelle.

DEUX. — Quoi ?

UN. — Son foie, poubelle !

DEUX. — Mais...

UN. — Discutez pas !

DEUX. — Et elle ?

UN. — Vous la laissez aux urgences. Ils finiront bien par la prendre en charge et lui feront tous les contrôles. Et vous : vous l'oubliez. Vous ne l'avez jamais vue !

DEUX. — Et Bourrassol ?

UN. — Qu'il aille se faire opérer ailleurs !

LES CACHETS

UN. — Bonsoir M./M^{me} Marciano !

DEUX. — Encore vous ?

UN. — Je ne suis pas passé depuis ce matin.

DEUX. — Justement ! Vous supporter deux fois par jour,
c'est au-delà de mes capacités...

UN. — Vous exagérez !

DEUX. — Qu'est-ce que vous me voulez, encore ?

UN. — Vous le savez bien.

DEUX. — Je vous assure que non.

UN. — C'est l'heure de vos cachets.

DEUX. — Quels cachets ?

UN. — Vos cachets pour dormir.

DEUX. — J'en n'ai pas besoin, je dors très bien.

UN. — Allons... Ne faites pas l'enfant.

DEUX. — La nuit dernière, j'ai dormi comme un bébé.

UN. — C'est pas ce que m'a dit l'équipe de nuit.

DEUX. — Pff ! Des menteuses...

UN, *lui tendant un cachet*. — Ce sera vite passé...

DEUX, *esquivant*. — Non !

UN, *insistant*. — S'il vous plaît...

DEUX. — Je vous dis que *non* !

UN, *marchant sur Deux*. — Vous allez pas dire *non* longtemps...

DEUX, *prenant peur*. — Qu'est-ce que vous faites ?

UN, *très près de Deux*. — Je vais vous les faire prendre, moi, vos cachets...

DEUX, *voulant s'éloigner*. — Attention !...

UN, *poussant le cachet entre les lèvres de Deux, qui les pince de toutes ses forces*. — Vous allez les prendre, oui ?

DEUX, *maintenant sa bouche fermée*. — Mmm...

UN, *exerçant une pression sur Deux*. — Ouvrez cette bouche !

DEUX, *tombant*. — Ah !

UN. — Oh pardon ! Je t'ai fait mal ?

DEUX. — Évidemment que tu m'as fait mal ! Tu me pousses comme un bœuf...

UN. — Excuse-moi. Mais bon, j'y étais presque...

DEUX. — Quoi « j'y étais presque » ?

UN, *avec fierté*. — T'étais à deux doigts de les bouffer, ces saloperies de cachet !

DEUX. — Tu rigoles, j'espère ?

UN. — Je comprends pas...

DEUX. — Alors toi, quand un-e patient-e veut pas prendre ses cachets, tu utilises la menace et tu essaies de lui ouvrir les lèvres de force ?

UN, *pour se racheter*. — Encore deux secondes et tu les bouffais...

DEUX. — Fais un effort, s'il te plaît !

UN. — Mais c'est toi qui nous a dit qu'on pouvait forcer le patient !

DEUX. — Moi, je vous ai dit ça ?

UN. — Dans le cours d'hier !

DEUX. — Jamais je vous ai dit ça !

UN. — Je l'ai noté, je pourrai te montrer...

DEUX. — Tu t'es planté-e ! Ça fait trois fois que tu rates le concours, et je peux te dire que si tu continues comme ça, c'est pas cette année que tu vas l'avoir !

UN. — Je t'assure, t'as précisé qu'en cas d'urgence, on pouvait contraindre un patient à accepter des soins si...

DEUX. — « En cas d'urgence » bordel ! « En cas d'urgence », tu sais ce que ça veut dire ? Ça veut dire en cas de risque vital ! Pas lorsque tu dois faire prendre un cachet pour dormir !

UN. — Bon, alors, comment faut s'y prendre ?

DEUX. — Regarde. (*Faisant quelques pas en arrière et revenant :*) Bonjour M./M^{me} Marciano !

UN. — Bonjour, bonjour, c'est facile à dire...

DEUX, *lui tendant des cachets.* — Tenez.

UN. — C'est quoi ces merdes ?

DEUX. — M./M^{me} Marciano, ces cachets vont vous aider à trouver le sommeil.

UN, *avec toute la mauvaise volonté du monde.* — Ça m'étonnerait !

DEUX. — Ils contiennent un principe actif à base de plantes de haute-montagne.

UN, *avec agressivité.* — Haute montagne, mon cul !

DEUX. — Une bonne nuit de sommeil est nécessaire à votre équilibre et je...

UN. — Te casse pas, je les boufferai pas, tes saloperies !

DEUX, *arrêtant de jouer.* — Si tu pouvais y mettre un peu du tien...

UN. — Tu nous as dit qu'on pouvait tomber sur des patients récalcitrants.

DEUX. — D'accord, mais de là à aller dans la grossièreté...

UN, *se justifiant.* — J'ai fait le malade récalcitrant !

DEUX. — Très bien. Puisque c'est comme ça, moi, je jette l'éponge !

UN. — Hein ?

DEUX. — Je vois pas pourquoi je m’obstine à te filer des cours supplémentaires, si c’est pour que tu te comportes comme ça...

UN. — Attends...

DEUX. — Sur la compétence « prodiguer des soins », t’es archi nul-le !

UN. — Pas tant que ça...

DEUX. — Et en plus, tu la ramènes devant moi ? Je rêve...

UN. — Les cachets, je peux te dire qu’avec moi, les malades, ils les prendront !

DEUX. — Tu parles... La manière forte, comme si ça marchait ! Après, je t’ai dit, il y a un autre moyen, pas forcément très éthique, mais efficace : la ruse.

UN. — La ruse ?

DEUX. — Comme je savais que tu ferais n’importe quoi, j’ai anticipé...

UN. — Anticipé ?

DEUX. — Si je t’avais demandé de prendre un laxatif, tu l’aurais fait ?

UN. — Sûrement pas !

DEUX. — Et pourtant, tu l’as pris !

UN. — J’ai pris... j’ai pris un laxatif ?

DEUX. — Je l’ai réduit en poudre et je l’ai mis dans ta purée, à la cantine.

UN, *soudain pris d'un malaise. — C'est pas vrai ! (Un gagne la sortie.)*

DEUX. — Il/Elle n'aura jamais son concours...

SUR LE DIVAN

Un est assis. Il/Elle regarde en l'air et prend quelques notes sur son carnet. Deux paraît.

DEUX, hésitant-e. — Je peux ?

UN, après un bref silence. — Bien entendu.

DEUX, avançant et désignant un divan. — Ici ?

UN, levant les yeux de son carnet. — Pardon ?

DEUX, désignant encore le divan. — Je peux me mettre ici ?

UN. — Bien sûr !

DEUX, allongé-e. — En ce moment, ça va pas fort.

UN. — Ah ?

DEUX. — Tout est parti d'un incident apparemment sans importance.

UN. — Racontez-moi ça.

DEUX. — Eh bien voilà : dernièrement, lors d'un dîner de famille, j'ai voulu dire à ma mère « passe-moi le sel », et à la place je lui ai dit : « T'as gâché ma vie, salope ». Qu'est-ce que vous en pensez ?

UN. — « T'as gâché ma vie... » ?

DEUX. — « Salope ».

UN. — Salope ?

DEUX. — Salope, oui.

UN, *pensif/pensive.* — Ah ! ...

DEUX. — C'est grave ?

UN. — Non, pas du tout. Vous avez fait ce qu'on appelle un *lapsus*.

DEUX. — Oui, je sais...

UN. — Le *lapsus* est une phrase ou un mot que nous prononçons alors que nous voulons dire autre chose.

DEUX. — Je connaissais la définition du lapsus, merci.

UN, *piqué-e.* — Vous me demandez, n'est-ce pas, alors moi je vous réponds !

DEUX. — Ne vous fâchez pas...

UN. — La prochaine fois, ne venez pas m'en parler... Vous voulez un conseil, oui ou non ?

DEUX. — Oui, oui...

UN. — Bien. Alors pour éviter ce lapsus désagréable, moi je vous recommande, à chaque fois que vous voyez votre mère, de commencer par lui dire « T'as gâché ma vie, salope ». Comme ça, c'est dit, c'est fait, la tentation n'existe plus, et vous pourrez parler d'autre chose.

DEUX. — À chaque fois que je la vois ? « T'as gâché ma vie... »

UN. — Salope.

DEUX, *peu convaincu-e*. — Ah... (*Avec hésitation :*)
Sinon... il y a aussi mon père.

UN. — Qu'a-t-il ?

DEUX. — C'est pas lui, c'est moi. À chaque fois que je le vois, j'ai comme une envie de le tuer qui m'arrive dans l'estomac... J'ai presque peur de ce que je pourrai faire...

UN. — Il est important d'arriver à vous maîtriser.

DEUX. — Je suis d'accord, mais comment ?

UN. — Il n'est évidemment pas question de tuer votre père dès que l'occasion s'en présentera.

DEUX. — Évidemment...

UN. — Par contre, quand vous le rencontrez, n'hésitez pas à lui donner une gifle.

DEUX. — Hein ?

UN. — Ainsi, vous ferez retomber la tension, et nous éviterons le pire.

DEUX. — Une gifle ? Vous voulez que je gifle mon père ?

UN. — Peut-être pas une gifle... Disons... une claque ? Une petite claque ? (*Sentant que Deux n'est pas convaincu-e.*) Sur les fesses ?

DEUX. — Vous croyez que c'est une claque sur les fesses de mon père qui va améliorer la situation ?

UN. — Une petite tape sur la main, si vous préférez.

DEUX, *se redressant*. — Mais enfin, docteur !

UN. — Je ne suis pas docteur !

DEUX, *se relevant.* — Vous n'êtes pas le docteur Finkelstein ?

UN. — Pas le moins du monde !

DEUX. — Alors qui êtes-vous ?

UN, *tendant la main.* — Frédéric/Frédérique Barthel, de chez les peintures Bariolo. Le docteur Finkelstein m'avait donné rendez-vous. Il veut faire refaire tout son cabinet. Il m'aura oublié-e !

DEUX. — Oh...

UN. — C'est dommage... *(Regardant en l'air)* J'avais pensé à un gris alto-cumulus... *(Montrant son carnet :)* Je l'ai noté là ! Rassurez-vous, il ne devrait pas tarder. Il est toujours un peu dans les nuages... *(Arrachant une page de son carnet :)* Vous pourrez lui donner ? *(Il/Elle part.)*

DEUX, *perturbé-e.* — Euh... oui... *(Rattrapant Un :)* S'il vous plaît !

UN. — Oui ?

DEUX, *avec gêne.* — À propos de ce que je vous ai dit...

UN. — Rassurez-vous... je ne dirai rien... Secret professionnel ! *(Voyant que Deux n'a pas confiance.)* On a tous nos pensées inavouables. Tenez : moi, ça fait des années que je rêve de faire disparaître ma belle-mère !

DEUX. — Et vous n'avez jamais été tenté de la zigouiller une bonne fois pour toutes ?

UN. — Pas besoin, elle est morte il y a six ans d'une crise cardiaque !

DEUX. — Je croyais que vous vouliez la faire disparaître ?

UN. — Oui. Enfin, plus exactement faire disparaître son portrait ! Qui trône sur ma table de chevet... Mon mari/Ma femme y tient. Résultat : même post-mortem, j'ai l'impression qu'Yvonne partage nos ébats ! ... Enfin... (*Tendant sa carte à Deux :*) Je vous laisse les coordonnées de la boîte, ça peut servir... Parfois, tout va de travers, on change de peinture et hop ! C'est reparti pour un tour ! Allez, au revoir !

Un sort.

DEUX, seul-e. — Et si je repeignais leur chat ? En rouge ? ... (*Deux regarde la carte laissée par Un et compose un numéro.*) Allô ? Peintures Bariolo ? Je voudrais vous commander un pot de rouge. Hein ? Ah, du rouge sang ! (*Deux sourit.*) Un pot de cinq litres. Il vous en reste qu'un ? J'avais un rendez-vous mais je l'annule. À tout de suite !

EMPLETTES

UN. — Bonjour M./M^{me} Müller ! Qu'est-ce qu'il vous fallait ?

DEUX. — Euh... je ne sais pas...

UN. — Je vous mets comme d'habitude ?

DEUX. — Oh non ! J'ai envie de changer...

UN. — J'ai une belle grippe, si vous voulez.

DEUX. — La dernière était très bien, mais c'est un peu commun...

UN. — Vous voulez quoi ? Du fort ? Du léger ?

DEUX. — Quelque chose de léger, histoire de me changer les idées.

UN, *pianotant sur un ordinateur.* — Voyons ce que j'ai en stock... Ah ! J'ai des dents tachetées, si vous voulez.

DEUX. — Pas très esthétique...

UN, *regardant sur son écran.* — J'ai des dents surnuméraires, sinon.

DEUX. — Surnuméraires ?

UN. — Supplémentaires, si vous préférez.

DEUX. — Tiens, c'est original !

UN. — N'est-ce pas ?

DEUX. — Mais comment ça marche ?

UN. — Très simple. Vous les clipsez sur vos dents, et le tour est joué !

DEUX. — Pour manger ça doit quand même être embêtant...

UN. — Je vous le confirme !

DEUX. — Je voudrais quelque chose avec plus de caractère.

UN, *regardant son écran*. — Ça tombe bien, j'ai un bel arrivage d'ulcères.

DEUX. — Oui, mais ça, ça fait mal.

UN. — C'est un petit peu le principe de l'ulcère...

DEUX. — Vous n'auriez pas quelque chose de plus englobant ?

UN. — Si ! On vient de me rapporter une hernie crurale bilatérale. Avec ou sans occlusion.

DEUX. — Une hernie ? Ça fait travailleur de force...

UN, *le nez sur son écran*. — Si vous voulez, il me reste un peu de diarrhée.

DEUX. — Non ! ça, c'est trop chiant !

UN, *avec malice*. — Je vous le fais pas dire...

DEUX. — Non, mais, ce que je veux dire, c'est que c'est emmerdant.

UN, *l'œil toujours rieur*. — Nous sommes d'accord...

DEUX. — Non, mais... bon ! C'est pénible, quoi !

UN. — Attention : j'ai les couches qui vont avec.

DEUX. — C'est vrai ?

UN. — Je vais pas vous laisser repartir avec une diarrhée comme ça !

DEUX. — Et du priapisme ? Il vous en reste ?

UN. — Du priapisme ?

DEUX. — C'est pas pour moi, c'est pour un ami...

UN, *d'un air désolé*. — J'ai été dévalisé la semaine dernière... (*Comme pour s'excuser :*) C'était la Saint-Valentin. Mais puisqu'on parle de... J'ai une rupture de vessie qui vient d'arriver.

DEUX. — Ah non ! ça, c'est comme la diarrhée... Non, je cherche un produit avec plus de standing.

UN, *consultant son écran*. — Ah. Eh bien que diriez-vous d'une personnalité passive-agressive ?

DEUX. — Je l'ai déjà.

UN. — C'est difficile, avec vous, vous avez déjà tout !

DEUX. — N'exagérez pas. Vous n'avez jamais réussi à me refiler la chaude-pisse !

UN. — Et pourtant, croyez-moi, vous avez eu tort. Une chaude-pisse d'époque ! Que j'avais récupérée moi-même dans un vieux presbytère breton ! En tout cas,

je peux vous dire que le juge qui l'a récupérée en est très satisfait. Passons...

DEUX. — J'ai du mal à sortir des grandes enseignes. Finalement, quand on choisit une marque, on est rarement déçu.

UN. — Vous voulez de la marque ? Fallait le dire !

DEUX. — Je croyais que vous travailliez uniquement avec des petits producteurs ?

UN. — Aussi, mais pas que !

DEUX. — Aussi, mais pas que...

UN, *tapant sur son clavier.* — Dans les grandes marques, j'ai presque tout.

DEUX. — C'est-à-dire ?

UN. — Alzheimer, Parkinson, Creutzfeldt-Jakob...
Macron...

DEUX. — Macron ? C'est quoi ? Je connais pas.

UN. — C'est très particulier. Un mélange de mégalomanie, d'autoritarisme et de mépris.

DEUX. — Vous n'auriez pas un syndrome de La Tourette ? C'est rigolo, ça...

UN, *regardant son écran.* — Rupture de stock...

DEUX, *avec déception.* — Oh...

UN, *pour s'excuser.* — Ça a un succès fou...

DEUX. — Je sais vraiment pas quoi prendre...

UN, *regardant son écran*. — Et si vous essayiez...
l'aboulie !

DEUX. — L'aboulie, c'est quoi ?

UN. — Trouble de la volition.

DEUX. — La volition ?

UN. — Incapacité à prendre des décisions. Du genre :
incapacité à choisir un produit dans un magasin...

DEUX. — Ah oui, ça m'a l'ai pas mal, ça... (*Tendant un
billet à Un :) Tenez.*

UN, *voulant prendre le billet*. — Merci.

DEUX, *ne lâchant pas le billet*. — Attendez : je l'ai pas
déjà, ça ?

UN, *prenant le billet, rassurant-e*. — Non !

DEUX, *rassuré-e*. — Je croyais...

UN. — Je vous la fais livrer, comme d'habitude ?

DEUX. — S'il vous plaît. Merci ! Au revoir...

UN. — Revenez la semaine prochaine, il y aura des
promos sur tous les kystes !

MEDECINE DE COMPTOIR

UN, *passant la serpillère*. — J'en peux plus...

DEUX, *arrivant et passant également la serpillère*. —
Tiens, Dédé ! Comment ça-va-t-y ?

UN. — Et toi, Momo ? Ça fait une paye qu'on s'est pas vu-e-s !

DEUX. — Qu'est-ce tu veux ? J'ai eu une promo.

UN. — Ah ouais ?

DEUX. — Au lieu de passer la serpillière à la cantoché,
je la passe au service du Professeur Mandelieu.

UN. — Et ça te plaît ?

DEUX. — C'est hyper plus intéressant. J'apprends plein
de trucs.

UN. — Tant mieux. Moi aussi j'ai eu une promo.

DEUX. — Ah ouais ?

UN. — Au lieu de passer la serpillière à la laverie, je la
passe au service du Professeur Girard.

DEUX. — Et c'est mieux ?

UN. — Passionnant ! C'est dingue ce que mes
connaissances ont augmenté... Par contre, je suis
crevé-e !... J'ai plus envie de rien faire. Je crois que je
fais une flémité aigue.

DEUX. — Moi, c'est pas tout à fait la même chose. Hier soir, j'ai un peu abusé sur la petite. Donc... ce matin... bah... névralgie capillaire, si tu vois ce que je veux dire...

UN, *traduisant.* — Mal aux cheveux, quoi.

DEUX. — Si tu veux.

UN. — Au fait, t'as vu Simone ? Elle est effondrée.

DEUX. — Qu'est-ce qui lui arrive ?

UN. — Andrépause.

DEUX. — À son âge ?

UN. — Y a pas d'âge pour faire une pause d'André. Il est tellement chiant... Ça fait des années, qu'elle aurait dû la faire, son andrépause.

DEUX. — Je la comprends. Qu'est-ce qu'il avait grossi, André...

UN. — Tu veux dire qu'il faisait de la baleinite ?

DEUX. — Voire de l'hippopotamisme ! Enfin moi, André, il avait plutôt tendance à me faire faire de la burnite. Un vrai casse-couille !

UN, *observant Deux.* — C'est vrai que t'as pas l'air bien... T'as le visage couvert de boutons !

DEUX. — M'en parle pas, je les ai vus au réveil.

UN. — Moustiques ?

DEUX. — Acné du sommeil.

UN. — La vache !

DEUX. — Ça pourrait être pire...

UN. — Quand même...

DEUX. — Ça pourrait être pire... À nos âges, on s'attend plutôt à de la glandistrophie, un pectus carabinus ou un hypermegalovirus...

UN. — Je te reconnais bien là... jamais tu râles... jamais tu te plains....

DEUX. — Tu sais que je suis vacciné contre le gnagnatisme...

UN, *mettant la main sur le ventre*. — Je te laisse... désolé-e... j'ai une gastro...

DEUX. — Une quoi ?

UN. — Une gastro ! (*Voyant que Deux ne comprend pas :*) Une chiottopathie.

DEUX, *comprenant*. — Ah ! M'en parle pas. Y a pas longtemps j'ai eu une série de gaz intestinaux...

UN. — Des quoi ?

DEUX. — Des gaz ! (*Voyant que Un ne comprend pas.*) Du pétardisme !

UN, *comprenant*. — Ah ! Excuse-moi... mais quand on utilise pas le langage pro, moi... (*Sous-entendu : je ne comprends pas.*)

DEUX. — Qu'est-ce que tu veux, les pros, c'est ça.

UN. — Eh ouais, c'est ça, les pros.

DEUX. — Salut.

UN. — Salut.

LE BOUTON

UN. — Bonjour docteur.

DEUX. — Je vous écoute.

UN, *avec hésitation*. — Eh bien voilà, je... hum...

DEUX, *avec bienveillance*. — Allez-y.

UN. — En fait, je viens vous voir pour... pour un bouton.

DEUX. — Un bouton ?

UN. — Un bouton.

DEUX. — Pourriez-vous me le décrire ?

UN. — Euh oui... il est... euh... noir.

DEUX. — Comme un point noir ?

UN. — Docteur, j'ai passé l'âge de faire de l'acné...

DEUX. — Oh pour ça, il n'y a pas d'âge...

UN. — Ce n'est pas un point noir.

DEUX. — Où est-il situé ?

UN. — Vous ne le voyez pas ?

DEUX, *regardant Un attentivement*. — Euh... non...

UN, *montrant son entre-sourcils*. — Il est là.

DEUX, *apercevant le bouton*. — Ah oui...

UN. — Vous voyez. Il est noir, mais ce n'est pas un point noir...

DEUX, *avec gravité.* — Je vous le confirme.

UN, *avec inquiétude.* — Alors c'est quoi ?

DEUX, *se penchant sur le bouton.* — Ça fait longtemps qu'il est apparu ?

UN. — Une semaine ou deux....

DEUX, *se rapprochant près du bouton.* — Une semaine, ou deux ?

UN. — Plutôt deux.

DEUX, *acquiesçant.* — Hinhin...

UN. — Mais au début il était tout petit et puis, progressivement il a grossi et maintenant...

DEUX, *tâtant le bouton.* — Maintenant il devient proéminent.

UN, *cherchant à dédramatiser.* — Je me doute que c'est pas bien grave, mais je voudrais m'en débarrasser...

DEUX, *feuilletant un volume épais.* — Vous avez voyagé, dernièrement ?

UN, *réfléchissant.* — Dernièrement ? Je suis allé voir ma mère à Argenton-sur-Creuse.

DEUX, *tournant des pages.* — Et avant ?

UN. — Avant ? J'ai été en week-end à Saint-Malo.

DEUX, *s'arrêtant sur un article*. — Je pensais à un voyage plus... plus lointain.

UN. — Plus ?... Ah oui ! Bien sûr ! Je n'y pensais plus...
On s'est offert un périple de quinze jours en Afrique sub-saharienne. Ma-gique !

DEUX, *impassible*. — C'est bien ce que je pensais...

UN. — Quoi *ce que vous* ... ? C'est en lien avec le voyage ?

DEUX. — Ça me paraît établi.

UN. — Ah ? Et... Qu'est-ce que c'est ?

DEUX. — *Iratus nigrum fascinum*.

UN. — Pardon ?

DEUX. — *Iratus nigrum fascinum*. C'est du latin.

UN. — Mais c'est quoi, l'irritus nigrum...

DEUX, *corrigeant*. — *Iratus nigrum fascinum*.

UN. — C'est grave ?

DEUX, *les yeux dans son volume*. — C'est un type d'épidermodysplasie verruciforme.

UN. — Bien. Vous pouvez me l'enlever ?

DEUX. — *L'iratus nigrum fascinum* ?

UN. — Je peux reprendre rendez-vous, si vous voulez.

DEUX. — *L'iratus nigrum fascinum*, il ne faut en aucun cas y toucher. Surtout, vous le laissez tranquille.

UN. — Mais s'il grossit encore ?

DEUX. — Il va grossir encore, il faut vous y attendre.

UN. — Ah bon ? Il va grossir beaucoup ?

DEUX. — Beaucoup.

UN. — Dans quelles proportions ?

DEUX, *montrant la pointe de son nez*. — Environ...
jusque-là.

UN. — Quoi ? Mais... Il va devenir énorme !

DEUX, *minimisant*. — Pas tant que ça...

UN. — Mais enfin, docteur, (*Montrant la pointe de son nez* :) jusque-là !

DEUX. — Pour être exact, il va surtout s'allonger.

UN. — S'allonger ? Mais alors, il va avoir la forme de...

DEUX. — Une forme de bite, oui. Disons-le franchement.

UN. — Oh... c'est pas possible... Mais il faut me le retirer !

DEUX. — Jamais.

UN. — Vous voulez pas ? Eh bien moi, je peux vous dire que je vais aller acheter un scalpel et que je vais m'en occuper moi-même !

DEUX. — Je vous le déconseille formellement. Si vous vous incisez, il va faire des ramifications.

UN. — Quoi ? Il va se... se multiplier ?

DEUX. — Exactement. Et vous en aurez deux ou trois à la place d'un.

UN. — Docteur, vous m'annoncez que je vais devoir me balader avec une bite sur le visage ?

DEUX. — Dit comme ça, c'est un peu abrupt...

UN. — Et comment vous voulez que je le dise ? « Génial, je vais avoir une tête de nœud ! » ?

DEUX. — Je comprends que ça vous fasse un choc...

UN. — Vous comprenez que ça me fasse un choc ? Comment vous réagiriez, vous, si je vous disais qu'une verge est en train de vous pousser sur le front ?

DEUX. — Il ne faut pas désespérer, la recherche fait beaucoup de progrès...

UN. — Je ne pourrai plus... je ne pourrai plus me regarder dans la glace et voir ce... ce sexe sur mon visage...

DEUX. — Rassurez-vous, vous ne le verrez pas.

UN. — Je ne le verrai pas ? Et pourquoi ?

DEUX. — À cause des deux testicules qui vous tomberont sur les yeux.

COUP DE FIL

UN, *au téléphone*. — Allô docteur ?

DEUX, *au téléphone également, haletant*. — Oui ?

UN. — Ici M./M^{me} Debord.

DEUX. — Qu'est-ce qui se passe ?

UN. — Je... je vous dérange ?

DEUX. — Vous avez vu l'heure ?

UN. — Oui, je sais, il est minuit moins le quart...

DEUX. — Qu'est-ce que vous voulez ?

UN. — Vous avez l'air essoufflé-e...

DEUX. — Hein ? Oui je... j'ai couru pour décrocher alors...

UN. — Je peux rappeler, si vous voulez...

DEUX, *morne*. — Maintenant que je suis debout... Je vous écoute.

UN. — Eh bien voilà. Je vous appelle pour un conseil.

DEUX, *avec agacement*. — Un conseil ? À minuit ? Ça ne pouvait pas attendre demain ?

UN. — Ah non, c'est urgent !

DEUX. — Expliquez-moi ça.

UN. — Très bien. Voici un quart d'heure, je dormais tranquillement, quand Zivar me réveille.

DEUX. — Zivar... Votre frère ?

UN. — Non, mon chien. C'était pour un besoin pressant. Donc, je me lève, j'ouvre la baie vitrée... Je vous ai dit que mon appartement était en rez-de-jardin ?

DEUX. — J'avoue que ce détail m'avait échappé...

UN. — Je suis en rez-de-jardin. Donc, j'ouvre à Zivar et hop ! Voilà mon chien qui file faire son petit pissou.

DEUX. — Écoutez M./M^{me} Debord, je conçois que Zivar soit content d'aller faire pipi...

UN. — *Contente.*

DEUX. — Pardon ?

UN. — Je dis *contente*. Zivar est une femelle.

DEUX. — Ah bon...

UN. — Les gens font souvent l'erreur...

DEUX. — Oui, c'est regrettable, bien entendu... Mais je suppose que vous ne m'appellez pas pour me parler de pipi de chien ?

UN. — Non, docteur, je vous appelle pour quelque chose de grave.

DEUX. — En ce cas, allez au fait !

UN. — Bien sûr... Donc, Zivar sort et tout d'un coup, j'entends que le chien du voisin est lui aussi sorti.

DEUX. — Le chien de votre voisin ?

UN. — Oui, nous partageons un bout de gazon séparé par une fine palissade.

DEUX. — Et vous me passez un coup de fil pour m'annoncer que votre voisin sort son chien la nuit ?

UN. — L'ennuyeux, c'est que mon voisin n'était même pas dehors. Il y avait juste son chien, Sultan, une espèce de molosse de je-ne-sais-plus-quelle-race, fort comme un bœuf, avec une mâchoire à vous broyer un châssis de poids-lourd...

DEUX. — Écoutez M./M^{me} Debord, votre voisin a le droit d'avoir le chien qu'il veut, même si cela ne vous plaît pas...

UN. — Bien entendu, ce n'est pas ça le problème !

DEUX. — Alors quel est le problème ?

UN. — Le problème c'est que Sultan sent tout de suite que Zivar est sortie elle aussi. Il se met à aboyer, à l'appeler, et devient si excité qu'il fait un bond, passe au-dessus de la palissade et la rejoint dans mon jardin.

DEUX. — Sultan est dans votre jardin ?

UN. — Et il s'est mis à ... hum... machiner Zivar...

DEUX, *après un silence.* — Je vous demande pardon ?

UN. — Sultan est monté sur Zivar et à commencé à la... vous voyez...

DEUX, *sans comprendre.* — À la quoi ?

UN. — Eh bien... euh... à la pénétrer, quoi !

DEUX. — J'ai peur de comprendre... Vous m'appellez parce que le chien de votre voisin se tape votre chienne ?

UN. — Mais docteur, il est énorme ! Il va la blesser. En plus je l'entends d'ici, elle couine. Je suis sûr-e qu'elle a mal...

DEUX. — Et vous pensez vraiment que votre médecin traitant est la personne à appeler en ce cas-là ?

UN. — Je ne savais pas vers qui me tourner...

DEUX. — Je vais vous le dire, moi, vers qui vous tourner : votre voisin !

UN. — J'y ai pensé, mais il ne répond pas... Soit il dort, soit il est absent...

DEUX. — Il y a bien un véto dans votre quartier ? C'est lui qu'il aurait fallu appeler !

UN. — Mais docteur, je l'ai appelé, le véto ! Mais c'est sa période de congé annuel, alors...

DEUX. — Je ne sais pas moi... jetez-leur un seau d'eau !

UN. — J'en ai pas...

DEUX. — Vous n'avez pas de seau ?

UN. — Non.

DEUX. — Comment vous nettoyez les sols ?

UN. — Je ne nettoie jamais les sols. J'ai une femme de ménage coréenne, Mông, qui est très pro, elle arrive avec tout son matériel, d'ailleurs, je peux vous la recommander parce que...

DEUX. — Non merci. Je vous laisse.

UN. — Attendez docteur, comment je vais faire ?

DEUX. — Vous n'avez qu'à raccrocher. Vous allez poser le téléphone près de Sultan et moi j'appelle.

UN. — Qu'est-ce que vous allez lui dire ?

DEUX. — Mais rien du tout ! Surtout vous ne décrochez pas, vous laissez sonner.

UN. — Je laisse sonner ? Vous croyez qu'une sonnerie de téléphone va leur passer l'envie d'avoir un rapport sexuel ?

DEUX. — Je suis formel-le.

UN. — Comment pouvez-vous en être si sûr-e ?

DEUX. — Ça a très bien marché avec moi. (*Il/Elle raccroche.*)

ELLE EST SAUVÉE

Un est en train d'attendre avec anxiété. Soudain, Deux sort du bloc.

UN, *se levant immédiatement.* — Eh bien, docteur ?

DEUX, *s'épongeant et, après un bref silence.* — Elle est sauvée.

UN, *prenant Deux dans ses bras.* — Oh merci, docteur !

DEUX. — Je vous en prie, je ne fais que mon métier.

UN. — Vous me soulagez d'un poids ! J'étais au bord du gouffre...

DEUX, *avec un sourire.* — Si je peux me permettre ce trait d'humour, j'en connais une qui ne s'est pas contentée d'être au bord du gouffre, mais qui y a carrément plongé !

UN, *avec un sourire, également.* — Comme vous dites ! La sortie de route a été violente, et sa chute dans le précipice aurait pu...

DEUX, *continuant, avec esprit.* — ... aurait pu précipiter sa mort...

UN. — En effet ! Je n'ose pas imaginer la détresse dans laquelle tout cela m'aurait plongé-e... sans parler de l'organisation de la cérémonie... et puis des affres de la succession...

DEUX. — Vous avez de nombreux frères et sœurs ?

UN. — Nous sommes huit ! Vous nous avez épargné des moments très compliqués. (*Prenant la main de Deux et la serrant :*) Vous aurez ma gratitude éternelle. (*Lâchant la main.*) Je vais pouvoir téléphoner à tout le monde et annoncer la bonne nouvelle : maman est sauvée ! (*Un sort un téléphone.*)

DEUX. — Un instant. Je souhaiterais vous dire un mot.

UN. — Bien sûr, docteur.

DEUX, *avec difficulté.* — Votre mère a subi un très grave accident. Certaines lésions étaient... hum... irréparables.

UN, *prenant peur.* — Que voulez-vous dire ?

DEUX. — Je... je vous suggère de vous asseoir. (*Sans un mot, soudain livide, Un s'assoit.*) Votre mère a eu beaucoup de chance.

UN. — Elle a eu de la chance de tomber sur vous.

DEUX. — Nous ne pouvons pas tout. La nature nous impose des limites. Dans un accident de voiture comme celui que votre mère a subi, les membres sont soumis à des chocs très violents. (*Appréhendant ce qu'il/elle va dire :*) Nous avons dû... hum... nous avons dû l'amputer.

UN, *avec sidération.* — L'amputer ? Mais l'amputer de quoi ? Un bras ? Une jambe ?

DEUX. — Le bras gauche.

UN, *choqué-e.* — Oh !

DEUX. — Et le bras droit.

UN, *n'en revenant pas*. — Hein ?

DEUX. — Ainsi que les deux jambes.

UN, *déstabilisé-e*. — Attendez... je... j'ai peur de comprendre... vous lui avez amputé... le... les bras ? Et les jambes ?

DEUX. — C'est un choc, j'en ai conscience. Nous ne pouvions pas faire autrement. Croyez-moi.

UN, *commençant à paniquer*. — Mais... sans bras, ni jambes, que va devenir sa vie ?

DEUX. — Bien entendu, plus rien ne sera comme avant. Mais on peut vivre, sans bras ni jambes.

UN, *dans les yeux duquel des images se succèdent*. — Je n'arrive pas à l'imaginer sans...

DEUX. — Il y a pire, croyez-moi.

UN. — « Il y a pire », « Il y a pire », c'est facile à dire pour vous, vous en voyez tous les jours, alors...

DEUX. — Je me suis mal exprimé-e. Il y a pire, concernant votre mère.

UN. — Pire ? Pire qu'être amputée de ses deux bras et de ses deux jambes ?

DEUX. — Toute la colonne était foutue. Alors on a dû...
(*S'interrompant.*)

UN, *suspendu-e aux lèvres de Deux, criant presque*. — Vous avez dû quoi ?

DEUX, *criant presque aussi*. — Eh ben on a dû virer le tronc !

UN, *au bord du malaise*. — Vous avez dû virer le... Mais alors il reste quoi ? Sa tête ? Vous n'allez pas me dire qu'on peut vivre, juste avec une tête !

DEUX. — Nous avons fait énormément de progrès ces derniers temps, et je vous surprendrais si je vous racontais...

UN, *se levant, criant*. — Mais enfin, docteur ! Vous êtes en train de me dire que ma mère va finir ses jours sous la forme d'une tête baignant dans un bac ?

DEUX, *battant en retraite*. — Ah non, sûrement pas.

UN, *aboyant*. — Alors quoi ?

DEUX, *se justifiant*. — La mâchoire a été brisée, les yeux crevés, la boîte crânienne broyée, le cerveau déchiqueté...

UN. — Mais alors, mais enfin... Qu'est-ce qui reste de ma mère ?

DEUX, *très simplement*. — Une oreille.

UN. — Pardon ?

DEUX. — Nous avons pu sauver une des oreilles de votre mère. L'oreille droite, précisément.

UN, *sonné-e*. — Une oreille ?... Vous êtes en train de me dire que ma mère est réduite à... à une oreille ?

DEUX. — Voilà.

UN. — Mais... quel genre d'existence voulez-vous qu'elle mène ? Vous y avez pensé ?

DEUX, *prenant la mouche*. — Oh ! Mais ça commence à bien faire ! Votre mère nous arrive complètement désossée, en charpie, façon puzzle, on se crève pendant douze heures pour en sauver quelque chose et voilà le genre d'amabilités qu'il faut supporter... Alors moi je vais vous dire : c'est très simple. Si vous en voulez pas, je la pique et on en parle plus.

UN, *choqué-e*. — Oh ! Docteur !

DEUX. — Vous la voulez, votre mère, oui ou non ?

UN, *après hésitation*. — Oui. (*Après un bref silence.*)
Puis-je la voir ?

DEUX. — Si vous le souhaitez.

UN. — Je vous suis.

DEUX. — Inutile, elle est là.

UN. — Là ?

DEUX, *sortant une petite boîte et la désignant*. — Là.

UN. — Oh ! (*Il/Elle prend la boîte avec précaution.*)

DEUX. — Vous pouvez l'ouvrir.

UN. — Je n'ose pas...

DEUX. — Soyez fort-e.

Un ouvre la boîte avec précaution et regarde son contenu.

UN. — Ça fait bizarre... mais je la reconnais...
(*Observant :*) Elle a l'air d'aller bien.

DEUX, *approuvant*. — Très bien !

UN, *observant toujours*. — Elle est dans quoi ?

DEUX. — D'ordinaire, les organes sont conservés dans une solution de stockage.

UN. — On dirait qu'il y a des bulles...

DEUX. — En effet : j'ai opté pour de la San Pellegrino. Votre mère est bien d'origine italienne ?

UN. — Oui.

DEUX. — Comme ça, ça lui rappellera son enfance.

UN, *ému-e*. — Merci, docteur...

DEUX. — Je vous en prie.

UN, *au bord des larmes*. — Désolé-e si j'ai été un peu brusque, tout à l'heure, mais vous comprenez...

DEUX, *lui donnant une petite tape sur l'épaule*. — Ne vous en faites pas, j'ai l'habitude.

UN. — Je... je peux la prendre ?

DEUX. — Bien sûr.

UN, *prenant l'oreille délicatement et la sortant de la boîte en la regardant avec affection*. — Bonjour, maman.

DEUX. — Ne vous fatiguez pas, elle est devenue sourde.

BEURK

Les rôles sont écrits au masculin mais peuvent être féminisés.

UN. — Je vous écoute.

DEUX. — Bon... je... hum...

UN. — Vous pouvez parler en toute confiance.

DEUX. — Ah... euh... merci... Eh bien... en fait, je... je ne viens pas pour moi...

UN, *ironique*. — Bien entendu. Vous, vous n'avez aucun problème. Mais vous venez pour un ami, c'est ça ?

DEUX. — Non, non, docteur... je... je vous assure, c'est vrai.

UN. — Il n'y a pas de honte à prendre une consultation de sexologie.

DEUX. — Tout à fait d'accord, docteur, mais en l'occurrence, je ne viens pas pour moi.

UN, *poussant un soupir*. — Si vous y tenez... Bien, alors, qu'est-ce qu'il a, votre ami ?

DEUX. — Ce n'est pas un ami, c'est ma femme.

UN. — Voilà autre chose...

DEUX. — Nous sommes jeunes mariés.

UN. — Félicitations.

DEUX. — Merci. Seulement, nous ne profitons pas à fond de notre vie maritale.

UN. — Je ne suis pas conseiller conjugal.

DEUX. — Je sais, docteur. Justement, c'est là où je veux en venir.

UN. — Là ?

DEUX. — Oui, là. Au nœud du problème.

UN. — Au nœud ?

DEUX. — Lorsque nous nous couchons... ma femme... ma femme change d'attitude.

UN. — C'est-à-dire ?

DEUX. — En journée, nous nous entendons bien, mais... dès que nous passons au lit... elle se crispe et... lorsque nous... nous en venons à plus d'intimité... arrive toujours un moment où elle se détourne et laisse échapper un « beurk ».

UN, *prenant des notes.* — *Beurk ?*

DEUX. — Beurk.

UN. — Ce doit être assez déstabilisant.

DEUX. — Le mot est faible.

UN. — Avez-vous eu des rapports avec pénétration ?

DEUX. — Non.

UN. — Jamais ?

DEUX. — Jamais.

UN. — Même avant le mariage ?

DEUX. — Nous sommes très croyants.

UN. — Quand vous me dites que vous n'avez jamais eu de rapports, vous voulez dire que votre femme s'y est refusée ?

DEUX. — En réalité, nous avons essayé, plusieurs fois. Mais toujours, au moment de se rapprocher, arrive ce *beurk*.

UN. — Vous avez tenté d'en parler ensemble ?

DEUX. — J'ai voulu, mais elle s'est murée dans le silence.

UN. — En dehors de ça, comment sont vos relations ?

DEUX. — Excellentes, justement ! C'est pour ça que je n'y comprends rien !

UN. — Quand vous êtes-vous dit *je t'aime* pour la dernière fois ?

DEUX. — Il y a une demi-heure, avant que je vienne au rendez-vous.

UN. — A-t-elle un désir d'enfant ?

DEUX. — Elle en veut plein.

UN. — Était-elle proche de son père ?

DEUX. — Pas plus que la normale...

UN. — Est-ce que, par le passé, elle a été victime de traumatismes, d'agressions ?

DEUX. — Comment, d'agressions ?

UN. — Y a-t-il, dans son histoire, un événement qui pourrait expliquer son attitude présente ?

DEUX. — Je ne vois pas...

UN. — Hélas, je ne vais rien pouvoir faire.

DEUX. — Je vous en prie, vous êtes mon seul espoir.

UN. — Ce n'est pas de la mauvaise volonté. Mais il faudrait que je puisse voir votre femme.

DEUX. — Je le sais bien...

UN. — Reprenez rendez-vous, mais cette fois-ci, avec elle.

DEUX. — Elle n'acceptera jamais.

UN. — Qu'est-ce que vous en savez ?

DEUX. — J'avais pris ce rendez-vous pour nous deux. Elle a obstinément refusé de venir.

UN. — Peut-être qu'elle a scrupule à parler devant vous.

DEUX. — Pourquoi ?

UN. — Mettez-vous à sa place. Elle s'est engagée avec vous pour le reste de sa vie. Et maintenant que cet engagement débute, voilà qu'elle ressent un mal-être. Elle se dit : « c'est un homme que j'aime, je m'entends bien avec lui, mais je suis incapable de partager mon intimité avec lui. Pourquoi est-ce que je lui refuse ça ? » Vous m'avez dit que vous êtes croyants ? Eh bien, elle doit se sentir coupable de ne pouvoir accomplir son devoir.

DEUX. — Peut-être.

UN. — En tout cas, tant qu'elle persistera dans son refus de me voir, la situation aura peu de chances d'évoluer.

DEUX. — C'est ce que je me tue à lui dire...

UN. — Au revoir, monsieur.

DEUX. — Non, docteur, s'il vous plaît ! Ne me renvoyez pas comme ça, la tête pleine de pensées négatives...

UN, *après avoir hésité.* — Très bien. Je vais vous examiner.

DEUX, *content.* — Merci docteur !

UN. — Déshabillez-vous.

Deux se met nu. Par exemple, s'il avait un manteau, il l'ouvre puis baisse son pantalon et son slip.

UN, *à la vue de la nudité de Deux.* — Beurk !

AVANT

UN. — Tu te souviens d'avant ?

DEUX. — D'avant ?

UN. — Oui, avant.

DEUX, *rêvant*. — Ah ! Avant...

UN. — Avant, on roulait pas sur l'or...

DEUX. — Avant, on n'était pas riches...

UN. — Mais on s'en foutait...

DEUX. — On était bien...

UN. — Très bien...

DEUX. — Tu te rappelles, quand je passais te prendre ?

UN, *approuvant*. — Ça...

DEUX. — Sept étages, que je grimpais...

UN. — Sept étages sans ascenseur...

DEUX. — J'arrivais, j'étais complètement, mais complètement...

UN. — T'arrivais plus à respirer. Du tout.

DEUX. — Du tout.

UN. — Alors moi, je te soutenais, et on repartait, toi en appui sur mon épaule, totalement inerte...

DEUX. — C'était le bon temps.

UN. — Ah oui, le bon temps...

DEUX. — C'est plus maintenant que ça arriverait.

UN. — Ça non !

DEUX, dépité. — Avec mon nouveau pacemaker au plutonium 238, je pourrais grimper quarante étages à petites foulées, je le sentirais même pas passer...

UN. — Et quand j'attrapais la crève, tu te souviens ?

DEUX. — Si je m'en souviens ! Mal au crâne, quarante de fièvre, courbatures...

UN. — Heureusement que t'étais là...

DEUX. — Je te faisais un bon grog. Rhum, cannelle, miel, clou de girofle...

UN. — Ça risque plus d'arriver, ça.

DEUX. — Ah non. Terminé.

UN. — Avec le nouveau pack vaccinal grippe-A-grippe-aviaire-encéphalite-spongiforme-bovine-carie-pied-bot, j'attrape plus rien ! Même pas un petit rhume... L'autre jour, il faisait à peine un ou deux degrés, je suis sorti à poil dans la rue en espérant chopper une congestion pulmonaire. Pas ça ! Rien !

DEUX. — Même pas une petite goutte au nez ?

UN, ulcéré. — Rien, je te dis ! Je pétai la forme !

DEUX. — On n'est plus des humains...

UN, *dépité*. — On est des pubs...

DEUX. — Des pubs ?

UN. — Des pubs pour des labos pharmaceutiques...

DEUX. — Ou des pubs pour des fabricants de matos médical...

UN. — Bon, j'y vais. Faut que je poste ma lettre.

DEUX. — Pas la peine, la poste est pas encore ouverte.

UN, *consultant sa montre*. — Pourtant, c'est l'heure.

DEUX. — Oui, je sais, mais regarde la queue qu'il y a.

UN, *cherchant du regard*. — Quelle queue ?

DEUX. — La queue devant la poste !

UN. — Tu vois une queue, toi ?

DEUX, *montrant*. — Là.

UN, *plissant les yeux*. — Ah là-bas !

DEUX. — Oui.

UN. — T'arrives à voir la queue de la poste ? À cette distance ? C'est au moins à huit cents mètres !

DEUX. — Qu'est-ce que tu veux... avec le pacemaker, j'avais moins trente pourcents sur les implants rétiniens, alors j'ai pas pu résister...

UN. — Y a pas à dire, ils sont forts...

DEUX. — Très forts... C'est quoi, ta lettre ?

UN. — Une réclamation.

DEUX. — Pour ton *robot-mix* ?

UN. — Non, pour mon *virimax*.

DEUX. — *Virimax* ? C'est quoi, ça, *virimax* ?

UN. — Stimulant érectile.

DEUX. — Ah je savais pas que tu...

UN. — C'est Christiane.

DEUX. — Christiane ?

UN. — C'était offert avec la pose de ses prothèses mammaires.

DEUX. — Ah... et alors ? Il marche pas, le *virimax* ?

UN. — C'est n'importe quoi. Totalement contre-productif. Tu sais qu'avec Christiane, on a toujours été passionnés.

DEUX. — Je sais...

UN. — On fait l'amour sept à huit fois par semaine, minimum.

DEUX. — Ton gardien m'en parlait souvent...

UN. — Je sais, des voisins se sont plaints. Eh ben avec le *virimax*, je peux te dire que nos problèmes de voisinage ont été réglés.

DEUX. — Terminés ?

UN. — Terminés ! De sept à huit fois par semaine, on est passé à zéro, zéro tranquillité pour tout le quartier !

On baise comme des bêtes toute la sainte journée !
Dix à quinze fois par jour !

DEUX. — Et tes voisins mouftent pas ?

UN. — Ça risque pas, ils se sont tous barrés ! Nous qui adorions faire des barbecues avec toute la résidence... Maintenant on est tous seuls comme des cons...

DEUX. — Ça, ça serait jamais arrivé avant.

UN. — Ça non.

DEUX. — Tu te souviens d'avant ?

UN. — Si je me souviens d'avant ?

DEUX. — Oui, avant.

UN, rêvant. — Ah ! Avant...

ATTENTE

Une salle d'attente.

UN. — Le plus insupportable, c'est l'attente.

DEUX. — Pas d'accord. Pour moi, c'est le retour à la maison.

UN. — Vous voulez dire, avec lui ?

DEUX. — Oui, quand je le ramènerai chez nous.

UN. — Parce que vous supposez qu'il va remarquer.

DEUX. — Merci, ça me remonte le moral !...

UN. — Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je vous souhaite qu'il remarque. Mais nous, c'est pas sa mobilité qui nous inquiète. C'est plutôt sa mémoire.

DEUX. — Ça, c'est autre chose. La marche, c'est une question de mécanique, avant tout.

UN. — La mémoire, c'est plus mystérieux, à ce que m'a dit le Professeur.

DEUX. — C'est vous qui avez pris rendez-vous pour lui ?

UN. — Oui, je me suis toujours occupé-e de ce genre de choses.

DEUX. — Lui, il se rendait compte que ça n'allait plus ?

UN. — Pas du tout. Pourtant, ses pertes de mémoire, ses ratés étaient de plus en plus importants. Mais les jours s'écoulaient sans qu'il m'en dise un mot.

DEUX. — Ça ne doit pas être facile pour vous non plus.

UN. — Oh non... j'aime le son de sa voix. Mais avec ses problèmes, il est devenu mutique. Pour ce qui est de marcher, j'imagine que c'est plus spectaculaire que la mémoire.

DEUX. — Oui et non... ça commence tout doucement par... un manque de fluidité, des mouvements qu'on ne peut plus faire...

UN. — Il en parlait ?

DEUX. — Plusieurs fois, il a mentionné le problème, mais d'après lui c'était bénin.

UN. — J'ai remarqué qu'ils avaient tendance à minimiser les choses.

DEUX. — C'est vrai. Il faut toujours qu'ils soient au top, qu'ils ne montrent jamais de faiblesse, etc.

UN. — Ce n'est qu'une façade, de beaux discours, qui parfois peuvent masquer une réalité plus sombre. Je sais de quoi je parle. Je suis veuf/veuve.

DEUX. — Veuf ?/Veuve ?

UN. — Je dis « veuf/veuve », c'est une façon de parler, nous n'étions pas mariés, mais, j'étais très heureuse avec lui et brusquement, un jour, il est mort.

DEUX. — Oh... condoléances. Enfin, si je puis dire...

UN. — Vous le pouvez. Je le considérais comme mon mari.

DEUX. — Mais comment est-il mort ? Si je suis indiscreète...

UN. — Pas du tout. Ça me fait du bien d'en parler. Il est mort dans un accident de voiture.

DEUX. — Quelle horreur !

UN. — D'après les experts, le choc a été tellement violent qu'il a été broyé sur le coup.

DEUX. — Au moins, ça n'a pas traîné.

UN. — Mais vous ne savez pas le pire. Il était dans la voiture d'une amie.

DEUX. — Quoi ?

UN. — Une amie. Enfin, aujourd'hui une ex-amie. Elle était venue chez moi pendant mon absence, entrant je ne sais comment et...

DEUX. — Et ?...

UN. — Et je crois qu'ils ont... enfin qu'elle a... je ne trouve pas les mots...

DEUX. — Elle était seule dans la vie ?

UN. — Oui. Elle lui faisait de l'œil depuis des mois.

DEUX. — Oh j'ai connu ça aussi. Une de mes meilleures amies. Mais dès qu'elle venait à la maison, je n'existais plus.

UN. — Moi pareil. Elle n'avait d'yeux que pour lui.

DEUX. — Pourtant je lui avais dit que ça ne se prêtait pas. C'est personnel.

UN. — Ça dépend : s'il est correctement lavé.

DEUX. — Je lui avais dit : « achète-t-en un, ça ne coûte pas si cher. »

UN. — Surtout qu'ils font des facilités de paiement.

DEUX. — Toujours est-il qu'elle m'a foutu en l'air Bernard.

UN. — Vous l'appeliez Bernard ?

DEUX. — Ils conseillent de lui donner un nom, pour personnaliser la relation.

UN. — Oui, je sais, mais je n'ai jamais pu me résoudre à le faire...

DEUX. — J'aime bien, parce que ça les humanise.

UN. — Et le nouveau, vous lui avez aussi donné un nom ?

DEUX. — Oui. Je l'ai appelé Babakar.

UN. — C'est joli !

DEUX. — Ça change !

UN. — Ne vous inquiétez pas. Les pannes mécaniques sont les mieux réparées. Une fois, le mien ne marchait plus et le Professeur l'a remis sur pied en une heure.

DEUX. — Il est vraiment professeur ?

UN. — Oui. D'électronique, je crois. Mais pour les pertes de mémoire, la réparation est plus aléatoire...

DEUX. — Et puis la mémoire, ça ne sert vraiment que quand on veut le programmer.

UN. — Il y a la voix, aussi.

DEUX. — C'est vrai, mais sans mémoire ni voix, mais comment elles faisaient, nos grands-mères, avec les anciens modèles ? Elles se débrouillaient bien sans ça !

UN. — Le vôtre est encore sous garantie ?

DEUX. — Oui. Et le vôtre ?

UN. — J'avais pris une extension. Je dois dire qu'aujourd'hui je suis content-e de l'avoir fait.

DEUX. — C'est intéressant ?

UN. — Ils remplacent votre vibro défectueux immédiatement et ils vous offrent un kit sextoy débutants !

DEUX. — Formidable. (*Apercevant quelque chose :*) Ah ! Voilà le professeur. Je crois que c'est pour vous. Il a une mine réjouie.

UN. — J'espère que les nouvelles sont bonnes. (*Regardant son téléphone :*) C'est ma/mon colocataire, elle/il me demande s'ils ont pu faire quelque chose.

DEUX. — Votre colocataire ?

UN. — On l'a acheté en commun. On se le partage.

NOTRE AMIE CHRISTIANE

Un avec des chocolats, Deux avec des journaux et magazines.

UN. — Alors ?

DEUX. — L'infirmière m'a pas laissé-e entrer.

UN. — Je crois qu'elle quitte son service dans un quart d'heure.

DEUX. — On pourra essayer à ce moment-là.

UN. — On a quand même le droit de voir notre amie Christiane !

DEUX. — Ils ont de drôles de façons, dans cette clinique...

UN. — Vous la connaissez d'où ?

DEUX. — Christiane ? Du travail. On est collègues de bureau. Et vous ?

UN. — On habite sur le même pallier depuis quinze ans.

DEUX. — Y en pas deux comme elle.

UN. — C'est sûr...

DEUX. — Vous avez sympathisé tout de suite ?

UN. — C'est-à-dire ?

DEUX. — Avec Christiane ?

UN. — Non, pas vraiment.

DEUX. — C'est vrai qu'elle n'est pas d'un abord facile.

UN. — C'est le moins qu'on puisse dire... Elle est aimable comme une porte de prison.

DEUX. — Et encore, entre dîner avec Christiane et dîner avec une porte de prison, je choisis la porte de prison !

UN. — Sans hésiter ! Et pingre avec ça.

DEUX. — Une radine qui ferait même les poches de sa mère !

UN. — Un jour, à la fête des voisins, elle a ramené des olives.

DEUX. — Ça m'étonne d'elle...

UN. — Elle voulait les vendre un euro pièce.

DEUX. — Ah ! Là, je la retrouve !

UN. — Deux euros sans le noyau.

DEUX. — Quelle raclure... Et agressive, insultante, avec ça... Tiens, je crois que la dernière chose qu'elle m'ait dite, c'est : « T'es tellement con-ne que si tu donnais ton cerveau à la science, eh ben, la science, elle demanderait à être remboursée ! »

UN. — C'est comme moi, la dernière fois que je l'ai vue, elle m'a dit : « Avec la tronche que t'as, tu pourrais faire le concours de Miss/Mister Univers, en tant que laveur/laveuse de chiottes ».

DEUX, *apostrophant quelqu'un qui passe*. — Ah ! S'il vous plaît, on voudrait voir notre amie Christiane !

UN, *idem*. — Oui, ça fait longtemps qu'on attend pour notre amie Christiane !

DEUX, *idem*. — Comment ça, interdit ?

UN, *idem*. — Mais enfin, madame, s'il vous plaît...

DEUX, *bas*. — Dès qu'ils ont le dos tourné, on entre dans sa chambre.

UN, *idem*. — OK.

DEUX. — Qu'est-ce qu'elle a, déjà ?

UN. — Cryptonucléose, je crois.

DEUX. — D'après ce qu'on m'a dit, c'est pas grave.

UN. — Non. Enfin, si ce que j'ai entendu est vrai. C'est pas grave du tout. T'es juste à plat pendant trois semaines. Et tu dois rester à l'hosto.

DEUX. — C'est ce que je leur ai dit au bureau : comptez pas sur Christiane avant le mois prochain.

UN. — Vous avez embauché un intérimaire ?

DEUX. — Pour faire le boulot de Christiane ? Sûrement pas. Le patron nous a dit : « ça va vous faire du bien de cravacher un peu, bande de feignasses ! »

UN. — Je vois que l'ambiance est bonne...

DEUX. — Exécration... Il nous met une pression de fou... Deux mois que j'en dors plus...

UN. — Moi non plus, j'en peux plus...

DEUX. — Vous bossez dans quoi ?

UN. — Dans la restauration. Mon chef de cuisine est un salaud de grande envergure : harcèlement moral, sexuel, détournement de fonds, je suis au bout du rouleau.

DEUX. — Ah... je comprends pourquoi vous êtes là...

UN. — Évidemment... pourquoi voulez-vous que je vienne voir cette punaise de Christiane ?

DEUX. — Je dirais même plus : pourquoi voulez-vous que je vienne voir cette connasse de Christiane ?

UN, *s'adressant à quelqu'un qui passe.* — Ah ! Madame, s'il vous plaît, on est venu pour notre amie Christiane !

DEUX, *idem.* — Pardon ? La cryptonucléose ? Oui, c'est ça ! Comment ça vous ne nous laisserez pas entrer ?

UN, *idem.* — On nous a dit que c'était pas grave, et que notre amie Christiane serait juste à plat pendant trois semaines et obligée de rester en clinique.

DEUX, *idem.* — Vous confirmez tout ça ? Bon... vous voyez qu'on est renseigné !

UN, *idem.* — Comment ? Mais oui on sait aussi que c'est très contagieux !

DEUX, *idem.* — Ça oui, on le sait que c'est très contagieux...

UN, *idem.* — Mais vous comprenez, quand on a un boulot de c... quand on a une amie comme

Christiane, on ne la lâche pas. Je vous en souhaite, à vous, des amies comme Christiane.

DEUX, *idem*. — Oh oui, ça, Christiane, c'est une amie, une vraie...

CLIGNOTEMENT

UN, *prenant des notes*. — Racontez-moi tout depuis le début.

DEUX, *un homme*. — Eh bien voilà. Tout a commencé il y a six mois.

UN. — Bon.

DEUX. — Un beau matin, je me suis réveillé avec ce clignotement.

UN. — Un point rouge, c'est cela ?

DEUX. — Oui.

UN. — Dans la partie inférieure de votre œil gauche ?

DEUX. — Exactement, docteur.

UN. — En ce moment même, par exemple, vous le voyez ?

DEUX. — Oui, je le vois, ça clignote.

UN. — Bien. Et après, que s'est-il passé ?

DEUX. — Eh bien je suis allé consulter un ophtalmo, le docteur Kramer.

UN. — Excellent confrère.

DEUX. — Il m'a fait un fond de l'œil. La rétine était intacte. Mais comme les symptômes l'interpellaient, il

m'a adressé à son ancien chef de service, le professeur Rostand.

UN, *admiratif/admirative*. — Une référence.

DEUX. — Il m'a fait un bilan complet. Tout était normal. Mais comme les symptômes le faisaient tiquer, il m'a envoyé chez un de vos confrères, praticien hospitalier, spécialiste des maladies orphelines et auto-immunes de l'œil.

UN. — Sûrement le docteur Plantier.

DEUX. — Exactement, le docteur Plantier. J'ai eu droit à des tests oculaires spéciaux, des analyses de sang, des radios et un scanner.

UN. — Il n'a rien trouvé ?

DEUX. — Rien. Mais bon, sur le coup, j'ai tout de même été rassuré.

UN. — Ah oui ?

DEUX. — Oui parce qu'il m'a dit que tout, absolument tout était satisfaisant. Il m'a fait prendre un rendez-vous pour six mois plus tard, en m'indiquant que si les symptômes persistaient, on ferait des examens complémentaires.

UN. — Et les symptômes ont persisté ?

DEUX. — Hélas oui !

UN. — Toujours ce point rouge qui clignote en bas de l'œil gauche ?

DEUX. — Je dors plus docteur, je suis au bout du rouleau.
Et puis ça devient dangereux : ça me gêne pour conduire.

UN. — Vous êtes retourné voir Plantier ?

DEUX. — À quoi bon ? Il ne trouvera rien... Non, j'ai préféré venir vous voir, docteur. Vous me suivez depuis tellement longtemps.

UN. — J'ai une petite idée. Je vais vous examiner. (*Un prend la tension à Deux.*) Comment ça se passe dans votre vie ? Toujours des problèmes de couple ?

DEUX. — Toujours. Ça ne s'est pas arrangé. Faut dire qu'il y a tellement de tentations.

UN. — Et les tentations, vous n'y résistez guère, si je me souviens bien.

DEUX. — Guère docteur, guère... Le matin, j'arrive à l'atelier, bing ! Avec la préparatrice... à midi, après déjeuner, bing ! avec la cuisinière, l'après-midi, en marge de la réunion projet ; bing ! avec la secrétaire de direction... et le soir... le soir il faut tout de même que j'accomplisse mon devoir conjugal... alors rebing, mais cette fois-ci, avec ma femme ! Je vais craquer docteur, je vais craquer...

UN. — Je vois... ça confirme mes intuitions...
Déshabillez-vous et enlevez votre slip.

DEUX. — Docteur, je... je ne comprends pas.

UN. — Enlevez votre slip, je vous dis.

DEUX. — Mais enfin... docteur, je vous assure : de ce côté-là, pas de problème. C'est mon œil qui déconne.

UN, *avec fermeté*. — S'il vous plaît.

DEUX, *peu motivé*. — Bon, puisque vous y tenez... (*Il fait glisser son slip sur ses mollets.*)

UN, *se penchant et regardant attentivement les parties intimes de Deux*. — Voilà ! J'en étais sûr-e, ça se voit à l'œil nu !

DEUX, *inquiet*. — Qu'est-ce que vous voyez, docteur ?

UN. — Ça vient de vos bourses.

DEUX, *regardant son anatomie*. — Mes bourses ? Qu'est-ce qu'elles ont, mes bourses ?

UN. — Vous ne voyez pas ?

DEUX, *regardant toujours*. — Non...

UN. — Les réservoirs sont vides, mon vieux ! C'est pour ça que le voyant clignote !

DEUX, *se rhabillant*. — Mais... qu'est-ce qu'on va faire ?

UN. — Cette question... Le plein. On va faire le plein.

DEUX. — Le plein ?

UN. — Le plein de sperme.

DEUX. — Mais... mais comment ?

UN. — Par injection. Je vous mets du super ou de l'ordinaire ?

BAIGNOIRE

UN, *médecin*. — Et mis à part ça, comment ça va ?

DEUX, *en consultation*. — Mis à part ça, je suis en conflit avec mes enfants.

UN. — Que se passe-t-il ?

DEUX. — Ils trouvent que je suis trop vieux/vieille.

UN. — Ah.

DEUX. — Vous me trouvez vieux/vieille, docteur ?

UN, *mollement*. — Non, non...

DEUX. — Vous n'avez pas l'air très convaincu-e...

UN. — Disons que... il y a plus jeune que vous. Mais il y a aussi plus âgé-e...

DEUX. — Ouais... ça m'aide pas tellement, ça...

UN. — Vous avez besoin d'aide ?

DEUX. — Je vous assure qu'ils sont pénibles.

UN. — Si je me souviens bien, vos enfants ont toujours été très gentils ?

DEUX. — Oui, justement. C'est pour ça que je ne comprends pas...

UN. — Ceci peut expliquer cela, justement.

DEUX. — Comment ça ?

UN. — Il y a des crises d'adolescence qui sont à retardement. Certains gamins charmants deviennent de jeunes adultes exécrables.

DEUX. — Tout à fait ça...

UN. — Laissez-les dire, ça va se tasser...

DEUX. — Vous comprenez pas : ils me lâchent pas. Ils veulent me coller en maison de retraite.

UN. — Tiens... Vous pensez qu'il y a un enjeu immobilier là-dessous ?

DEUX. — Un enjeu immobilier ?

UN. — Ils veulent récupérer votre logement ?

DEUX. — J'habite un vieux deux pièces en ruine... ça vaut plus un clou...

UN. — Pourquoi veulent-ils vous envoyer en maison de retraite ?

DEUX. — Ils disent que je ne suis plus autonome, que je ne suis plus capable d'enchaîner trois idées cohérentes...

UN. — Allons bon...

DEUX. — Je vous en parle justement parce que je sais que vous travaillez dans une maison de retraite.

UN. — En effet.

DEUX. — Par rapport aux pensionnaires qui s'y trouvent, avouez que je suis en meilleure forme.

UN. — Pas forcément en comparaison de tous les pensionnaires.

DEUX, *intrigué-e*. — Ah oui ?

UN. — Je pense qu'il faut revoir vos conceptions de la maison de retraite.

DEUX. — C'est-à-dire ?

UN. — Une maison de retraite n'est pas forcément un hospice où finissent celles et ceux qui ne peuvent plus bouger, parler ou maîtriser leur vessie...

DEUX. — Qu'est-ce que c'est, alors ?

UN. — Une maison de retraite peut aussi être vue comme un *resort premium*.

DEUX. — Un quoi ?

UN. — Un *resort premium*, une résidence de services hauts de gamme, si vous préférez.

DEUX. — C'est quoi la différence ?

UN. — Eh bien la différence, c'est que dans un hospice, on y rejette la sénilité du monde, c'est l'antichambre de la mort. Dans une résidence de services hauts de gamme, on dispose du gîte et du couvert mais aussi de services domestiques, de loisirs culturels, artistiques, d'activités motrices ou citoyennes.

DEUX. — Vu comme ça...

UN. — Et des personnes en bonne santé et dans la force de l'âge peuvent tout à fait avoir envie, à une période de leur vie, qu'on prenne soin d'elles, tout simplement.

DEUX. — Là, vous êtes en train de me resservir votre marketing. Mais il y a bien des cas où la maison de retraite s'impose comme une nécessité médicale.

UN. — Bien entendu.

DEUX. — Sur quels critères établissez-vous cette nécessité ?

UN. — Tout simplement lorsque la logique élémentaire du sujet est altérée. Dans ce cas, nous recommandons une prise en charge par une maison de retraite.

DEUX. — Et comment vous vous en rendez compte ?

UN. — Eh bien j'ai élaboré un test basique qui permet de détecter les sujets concernés.

DEUX. — Faites-moi faire le test...

UN. — Écoutez, je n'ai aucune raison de vous...

DEUX. — S'il vous plaît, docteur, faites-moi faire ce test...

UN. — Bien, alors écoutez-moi. Imaginez que vous avez devant vous une baignoire remplie d'eau. Pour la vider, vous disposez d'une petite cuiller, une tasse à café et un seau.

DEUX. — Ah, j'ai compris.

UN. — Qu'est-ce que vous avez compris ?

DEUX. — Une personne possédant une logique élémentaire prendra le seau parce que c'est plus grand qu'une cuiller ou une tasse.

UN. — Non.

DEUX. — Non ?

UN. — Non. Une personne possédant une logique élémentaire enlèvera tout simplement le bouchon de la baignoire. Je vous prends une chambre avec vue sur le parc ou sur la rue ?

REGLAGE

UN. — Qu'est-ce qui vous amène ?

DEUX. — Je n'arrive plus à rire.

UN. — Déprimé-e, en ce moment ?

DEUX. — Non. Enfin, pas plus que d'habitude.

UN. — Comment se passe votre vie personnelle ?

DEUX. — J'ai une femme/un mari qui m'aime et des enfants qui me donnent beaucoup d'affection.

UN. — Cela est-il réciproque ?

DEUX. — J'aime ma femme/mon mari et mes enfants.

UN. — Et sur le plan professionnel ?

DEUX. — Mes compétences sont reconnues et je vais bientôt recevoir une promotion.

UN. — Comment percevez-vous votre travail ?

DEUX. — C'est un travail intéressant, varié, et surtout, utile.

UN. — Bref, vous n'avez aucun problème.

DEUX. — Aucun.

UN. — Et pourtant, vous n'arrivez plus à rire ?

DEUX. — Exactement.

UN. — Avez-vous, durant votre enfance, subi des traumatismes ? Des chocs ?

DEUX. — Rien. J'ai eu une enfance très heureuse.

UN. — Parfait. Eh bien je ne vois vraiment pas... Quand vous me dites que vous n'arrivez plus à rire, vous voulez dire que vous ne trouvez plus rien drôle ?

DEUX. — Ah si, si si. Il y a beaucoup de choses que je trouve drôles.

UN. — Mais vous ne riez pas ?

DEUX. — J'ai envie de rire. Mais le rire ne vient pas.

UN. — Curieux. Mais alors, qu'est-ce que ça donne quand vous avez envie de rire et que ça ne vient pas ?

DEUX. — Je sens une secousse qui me monte à la tête mais rien ne sort.

UN. — Il faudrait que je puisse me rendre compte. Je vais vous raconter une blague à laquelle personne ne résiste. Voilà. Une vache dit à sa copine : « ça te fait peur, toi, la vache folle ? ». « Je ne sais pas, répond l'autre, je suis un lapin ». *(Deux se met à secouer la tête mais sans rire ni esquisser un sourire. Un l'observe.)* Impressionnant. De quand date cet arrêt de rire.

DEUX. — Eh bien, c'était il y a quinze jours.

UN. — Il est arrivé quelque chose de particulier, il y a quinze jours ?

DEUX. — Non, rien de... Je suis allé à un festival.

UN. — Quel festival ?

UN. — Un festival de théâtre, un festival Rivoire & Cartier...

UN. — Rivoire & Cartier, les auteurs ?

DEUX. — Oui. Et après ça, mon rire s'est éteint.

UN. — C'est normal. Ces auteurs sont tellement hilarants, vos zygomatiques ont été sur-sollicités et votre rire a été perturbé.

DEUX. — On peut en guérir ?

UN. — Bien entendu. Il suffit d'un petit réglage. *(Il/Elle décroche un téléphone.)* Appelez-moi Marcel-le.

Entre Trois, dans le style « plombier/plombière ».

TROIS. — Qu'est-ce qui y a pour votre service, docteur ?

UN, désignant Deux. — C'est pour monsieur/madame, un petit réglage.

TROIS, à Deux. — Bougez pas. *(Il/Elle sort de sa sacoche différents outils et finit par trouver un tournevis.)*

DEUX. — Ça fait mal ?

UN. — Pas le moins du monde. *(Trois applique le tournevis au coin de la bouche de Deux et tourne.)*

TROIS. — Allez-y. *(Un chatouille Deux, qui rit un peu.)* Stop. *(Trois fait encore un mouvement de vis.)* Encore. *(Un chatouille Deux qui rit plus fort.)* Et voilà !

UN. — Ça y est, vous avez retrouvé votre rire !

DEUX. — Merci ! *(Il/Elle rit de bon cœur.)* Ça fait du bien.

UN, à *Trois*. — Merci, mon petit Marcel/ma petite Marcelle.

TROIS, *en sortant*. — À votre service, docteur.

DEUX. — Combien je vous dois ?

UN. — Cinquante. (*Deux rit.*)

DEUX, *donnant de l'argent à Un*. — Je ne vous dis pas : à bientôt. (*Il/Elle rit.*)

UN. — En effet, si je ne vous revois pas, ça voudra dire que vous êtes guéri/guérie. (*Deux rit.*) Attendez... vous m'avez l'air de rire un peu beaucoup... (*Deux rit.*)

DEUX. — Vous croyez ? (*Il/Elle rit.*)

UN. — Oh oui. (*Deux rit. Un décroche son téléphone :)*
Rappelez-moi Marcel-le. (*Deux rit.*)

TROIS, *entrant*. — Docteur ? (*Deux rit.*) C'est encore pour monsieur/madame ? (*Deux rit.*) Qu'est-ce qui ne va pas ? (*Deux rit.*)

UN. — Vous ne voyez pas ? (*Deux rit.*)

TROIS. — J'ai compris. (*Il/Elle ressort son tournevis, le replace sur le coin de la bouche de Deux et le tourne.*)
Allez-y.

UN, à *Deux*. — Les hommes politiques tiennent leurs promesses. (*Deux rit.*)

TROIS. — Attendez. (*Il/Elle tourne encore.*) C'est bon.

UN, à *Deux*. — Les hommes politiques tiennent leurs promesses. (*Deux ne rit pas.*) Très bien. Et

maintenant : il est urgent de mieux redistribuer les richesses. (*Deux rit. Un est soulagé-e* :) Tout va bien. (*À Trois* :) Encore merci, mon petit Marcel/ma petite Marcelle. (*Trois s'éclipse. À Deux* :) On était à deux doigts de la catastrophe. Heureusement, vous allez pouvoir reprendre une vie normale.

AFTER

Dans les coulisses du théâtre.

UN. — On n'a pas eu beaucoup de rappels.

DEUX. — Ça t'étonne ?

UN. — Pas vraiment. Personne ne savait son texte...

DEUX. — La mise en scène était faite en dépit du bon sens...

UN. — Les costumes étaient laids...

DEUX. — Et les auteurs ?

UN. — Quoi *les auteurs* ?

DEUX. — Rivoire & Cartier.

UN. — Eh ben ?

DEUX. — Ils étaient là, non ?

UN. — Oui, c'est ce qu'on m'a dit...

DEUX. — Ils sont pas venus nous voir après les saluts. Le spectacle a dû être très mauvais.

UN. — Ils ont été évacués en urgence.

DEUX. — Non ?

UN. — Si. T'as pas entendu du boucan, dans la salle, à un moment ?

DEUX. — Si, mais je croyais que c'étaient les gens qui se tiraient tellement c'était à chier.

UN. — Non, c'étaient des ambulanciers qui sont venus récupérer les auteurs.

DEUX. — Qu'est-ce qui leur est arrivé ?

UN. — Ils ont fait un malaise.

DEUX. — Ce doit être à cause de nous... Le spectacle était tellement atroce qu'ils en ont eu un évanouissement.

UN. — Tu te souviens quand c'est arrivé ?

DEUX. — Quoi ?

UN. — Leur sortie. À quel moment du spectacle c'est arrivé ?

DEUX. — Attends... d'abord il y a eu le sketch sur le brigadier, puis c'était celui qui se passait dans le couloir et après... après ça été mon entrée en scène, et c'est là que... Oh purée... ils se sont évanouis au moment où j'ai commencé à jouer.

UN. — Maintenant que tu me le dis, ça me revient ! Tu as commencé à jouer et c'est là qu'ils se sont trouvés mal...

DEUX. — J'étais si mauvais-e que ça ?

UN. — Pas mauvais-e mais...

DEUX. — Si j'avais été mauvais-e, tu me le dirais ?

UN. — Bien sûr.

DEUX. — Quoi *bien sûr* ? Bien sûr, j'étais mauvais-e ?

UN. — Mais non, si tu étais mauvais-e, bien sûr je te le dirais !

DEUX. — Et alors ?

UN. — Alors quoi ?

DEUX. — Est-ce que j'ai été mauvais-e ?

UN. — Mais non, mais non...

DEUX. — T'as pas l'air convaincu-e...

UN. — C'est juste qu'en répétition, t'avais un peu plus de...

DEUX. — J'ai été mauvais-e...

UN. — Arrête...

DEUX. — Ils sont où ?

UN. — Qui ?

DEUX. — Rivoire & Cartier, ils ont été admis où ?

UN. — Euh... à Saint-Bernard, je crois... (*Deux prend son téléphone.*) Qu'est-ce que tu fais ?

DEUX, au téléphone. — Allô, Saint-Bernard ? Bonsoir madame, je voudrais savoir si vous avez bien chez vous deux patients du nom de Rivoire & Cartier. (*Un temps. À Un :*) C'est quoi, leurs prénoms ?

UN. — Euh... attends... Antoine et Jérôme...

DEUX, au téléphone. — Antoine et Jérôme. Antoine Rivoire et Jérôme Cartier. (*Un temps.*) Admis il y a

une heure, c'est ça... (*Un temps.*) Quoi ? Non, c'est pas vrai... (*Un temps.*) Mais qu'est-ce qui s'est ?... (*Un temps.*) Ah bon ? (*Un temps.*) Excusez-moi, je crois que je n'ai pas bien compris... (*Un temps.*) Pardon, mais j'ai peur de faire une confusion... « de merde », c'est ça ? (*Un temps.*) Très bien... merci, madame... (*Il raccroche.*)

UN. — Qu'est-ce qu'il y a ?

DEUX. — Ils sont morts.

UN. — Non...

DEUX. — Si.

UN. — Mais... pourquoi ?...

DEUX. — Eh bien, ils sont arrivés à la clinique dans un état grave et... alors qu'on les installait en soins intensifs, ils ont eu un sursaut de lucidité, ils ont dit : « pièce de théâtre de merde ». Et ils sont morts.

UN. — Pièce de théâtre de merde ?

DEUX. — Pièce de théâtre de merde.

UN. — Ensemble ? Ils l'ont dit ensemble ?

DEUX. — Apparemment. Tout est ma faute...

UN. — Mais non... « pièce de théâtre de merde », on ne saura jamais ce que ça veut dire...

DEUX. — Ça me paraît pourtant clair...

UN. — Mais non... c'est comme le *Rosebud* de *Citizen Kane*.

DEUX. — Le quoi ?

UN. — Le... Tu ne connais pas Orson Welles ?

DEUX. — Non.

UN. — Eh bien, dans *Citizen Kane*, c'est un film d'Orson Welles, au début, on voit... euh... bon, laisse tomber. Ce que je veux dire, c'est : ne te prend pas la tête avec ça.

DEUX, habité-e. — Nous devons rejouer leur pièce. En leur hommage.

UN. — Quoi ?

DEUX, solennel-le. — Ils sont morts à cause de nous, ils ressusciteront grâce à nous !

UN. — Mais comment veux-tu que ? ... Ah... (*Un est pris-e de convulsions. Il/Elle finit par s'écrouler, inerte.*)

DEUX. — Eh ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Oh ! (*Il/Elle met son oreille sur la poitrine de Un.*) Il/Elle est mort-e. Mais qu'est-ce que ? ... (*Il/Elle est aussi pris-de de convulsions.*) Oh non... moi aussi... c'est une épidémie... un texte qui porte malheur... comme *Macbeth*... Ah... pièce de théâtre de merde ! (*Il/Elle meurt.*)

SOLOS

COME

LUI, avec un carton sous le bras. — Côme, faut qu'on parle. Jusqu'ici, j'ai rien dit, j'ai attendu de voir comment les choses allaient évoluer, mais maintenant j'ai vu, et je dis : « halte-là ». Oui, tout à fait, je dis « halte-là », Côme. D'ailleurs j'en ai parlé avec le proviseur, tous tes profs sont d'accord, ce n'est plus que tu es fatigué, non, maintenant tu dors carrément en classe. Et pourquoi ? Parce que toute la nuit, monsieur est sur internet. Alors, c'est vrai que si j'étais à ta place, j'en ferais certainement autant, mais Côme, il faut que tu lèves le pied. La terminale, c'est une classe importante. Le bac à la fin de l'année. C'est pourquoi je te demande d'arrêter de discuter tous les soirs sur messagerie avec la Reine d'Angleterre.

D'accord, vous vous êtes rencontrés pendant notre visite de *Buckingham Palace* l'année dernière, bon, vous avez sympathisé, vous avez échangé vos emails, c'était gentil et tout, que vous vous écriviez une fois ou deux par mois, o.k., mais tous les soirs pendant 4 ou 5 heures, c'est plus possible. C'est quand même formidable. Tu ne nous adresses presque plus la parole, et tu bavardes toute la nuit avec Elizabeth II ! Tu me diras, ça te fait pratiquer l'anglais, mais quand même !

Regarde, ce matin tu avais des exercices d'espagnol à faire, pas faits ! Alors avec tout le respect que je dois à Sa Gracieuse Majesté, ce n'est

pas Elle qui va t'aider à t'avancer en espagnol ou en physique-chimie. Donc je te conseille de faire profil bas. Mais manifestement, c'est pas ton intention. Le proviseur m'a dit que tu exigeais que tes profs t'appellent *Sir Côme* ? On peut savoir ce que c'est que cette nouvelle manie ? Comment ça, c'est ton titre ? Quoi ? La Reine t'a fait Chevalier de l'Ordre de l'Empire Britannique ? Mais... c'est arrivé quand ? Elle a signé l'Ordonnance Royale y a 8 jours ? (*Silence éberlué.*) Très bien, Côme, euh... pardon, Sir Côme.

Bon, en tout cas, je pense que ton nouveau titre n'implique pas ce genre de fanfreluches ? (*Il sort du carton une belle couronne dorée.*) Tu m'expliques ? Oui, c'est une couronne, je te remercie, même si je ne suis qu'un simple roturier, j'avais reconnu. En attendant, si j'en crois ce qu'on m'a dit, monsieur refuse de quitter sa couronne en cours de natation, même pour nager le 100 m papillon ! Alors ? J'attends ! Pardon ? Tu dois la porter ? Qu'est-ce que ça veut dire, tu *dois* la porter ? En tant que quoi ? Vice-Roi ? La Reine t'a nommé Vice-Roi ? Oui, oui, tu en as sûrement les capacités, mais Vice-Roi de quoi ? Vice-Roi de La Garenne-Colombes ? Mais... le Président de la République est au courant ? T'as pas son mail ? Te connaissant, ça devrait pas longtemps être un problème.

Dis donc, où tu vas, là ? Encore ! Mais y a bien un moment où cette correspondance électronique va cesser ! Vous avez tant de choses que ça à vous dire ? Et on peut savoir de quoi vous parlez ? De son abdication et de son divorce ?

Elizabeth II va abdiquer et divorcer ? Mais... c'est un événement, ça, non ? Surtout après 50 ans de règne ! Mais, elle t'as dit ce qui ?... Ah ! Ah, d'accord. Oui, vous partez tous les deux pour 3 semaines au Parc Asterix, et elle voudrait en profiter, c'est normal.

Contrarié ? Moi ? Non, pas du tout ! C'est pas parce que je suis républicain que je ne sais pas apprécier les Reines à leur juste valeur. Je suis sûr que... Liz, comme tu l'appelles, est quelqu'un de charmant, en plus, toujours d'une élégance, mais... j'ai juste une crainte... surtout pour toi, Côme, euh... pardon, Sir Côme. Tu n'as pas peur que la différence d'âge... au bout d'un moment... Pardon ? Tu vas justement en discuter avec le prêtre qui va vous marier ? (*Silence ahuri.*) Eh bien... je vois que tout est prévu, mon fils, enfin Côme, enfin fils Côme, enfin frère... oh et puis merde !

Dis donc, je voulais te demander, pour ton mariage avec Liz, tu comptais nous inviter ou ? ... Oui, ça dépendra où vous l'organisez, oui ! Si c'est à la salle des Fêtes de La Garenne-Colombes, déjà, pour caser tous les officiels, hein !...

Bon, sinon, tu n'oublies pas de faire tes affaires. Tu te souviens que ce soir on part chez Tatïe Josette ? Tu peux pas venir ? Demain, t'as un brunch à la Chambre des Lords ? Ah... C'est Tatïe qui va être déçue... Tu nous rejoins en début d'après-midi ? Bonne nouvelle ! Un eurofighter de la Royal Air Force te déposera ? Parfait !... Il faut que tu donnes l'adresse de Tatïe à l'*Air Chief*

Marshal ? Eh ben... c'est 2 bis, rue Albert Pompon, à Dijon. Dis-lui ça, à l'Air Chief Marshal.

Bon, tu mettras bien ton cache-nez, hein ? Il paraît que c'est plein de courants d'air, ces eurofighters.

LE BONHEUR

LUI, *radieux, ravi, heureux, large sourire perpétuel, une tasse de café à la main.* — Il est bon mon p'tit café, hein ? Il est bon ? 73 grains pour une tasse. Pour ça, y a que l'*expressivo*. 378 € en 10 fois sans frais. Avec 5 tasses offertes. Temps de chauffe rapide, 3 tailles de tasse préprogrammées, perforation, extraction et éjection automatique de la capsule, réservoir d'eau de 0,8 L, garantie 2 ans.

Les gens savent plus vivre. Les gens savent plus être heureux. Par exemple, moi, c'est tout con hein, depuis un mois je me mets du déodorant au zinc, eh ben... je me sens beaucoup mieux. Tu vois, c'est ça le bonheur, c'est des choses toutes simples.

Regarde, en bas y a un petit resto sympa : *Le Grilladin*. J'essaie d'y aller quand je peux. Pour le plaisir. Et puis à midi, menu à seulement 17,90 avec au choix : rillettes de thon, de porc ou d'oie, terrine de campagne, boudin noir, andouillette, suprême de poulet mariné, tarte aux pommes, crème caramel avec accompagnement à volonté. *Le Grilladin*, un savoir-faire unique pour la variété, l'authenticité, la convivialité et le décongelé.

De tout façon, tout ça c'est Finkelstein. Il m'aide beaucoup, tu sais. Depuis que je vais chez lui, j'ai une de ces pêches. Si tu sens que tu décroches un peu, vas-y, n'hésite pas. Mal-être,

dépression, angoisse, stress, deuil, problèmes familiaux... le docteur Finkelstein, praticien psychothérapeute s'occupe de toi et te propose : relation d'aide, thérapie, sophrologie, psychothérapie et exorcisme. 10% sur la première névrose.

D'ailleurs, grâce à Finkelstein, j'ose enfin regarder l'avenir droit dans les yeux. C'est lui qui m'a fait connaître *Solufine*. Tu connais pas ? Tu connais pas *Solufine* ? Avec la convention obsèques *Solufine*, mes ayants droit bénéficient d'un capital garanti, disponible sous 8 jours. Le plus *Solufine* ? Un numéro gratuit pour obtenir une aide juridique à la succession. Et attention, c'est sans questionnaire médical.

Comme ça je suis tranquille. Pour les enfants, surtout. T'as vu la forme qu'ils tiennent, ces petits cons ? Encore plus maintenant avec leurs petits-déjeuners *Crousti-Flakes*. Tu savais que 30 g de *Crousti-Flakes* sont préparés à partir de 9,5 kg de blé complet ? Les nouveaux pétales de *Crousti-Flakes* contiennent du calcium et maintenant de la vitamine D. Chaque matin, 1 bol de céréales *Crousti-Flakes* (30 g de céréales et 125 ml de lait demi-écrémé) couvre 37% des apports journaliers recommandés en calcium. *Crousti-Flakes* s'intègre parfaitement à une alimentation variée et équilibrée et un mode de vie sain.

Sigrid a bien fait de leur acheter ça. Sigrid, ma nouvelle femme. Je te l'ai pas présentée, c'est vrai. Non, là elle doit être dans le cour en train jouer avec ses copines. Sigrid. Estonienne. Je l'ai

trouvée sur *Katalog*. Non, *Katalog*, c'est le nom de l'agence, service à la personne international. En plus, tu sais que c'est elle qu'a flashé sur moi ? C'est elle qui m'a écrit. Comment elle a eu mon adresse ? Je sais pas. En tout cas je me rappellerai toujours de ses mots : « Moi cherche homme 40+ alors venez rejoindre ». (*Il répète, attendri :*) « Moi cherche homme 40+ alors venez rejoindre ». C'était mignon. D'autant qu'elle parle pas un mot de français. Pas un. Un peu d'anglais de temps en temps : « Money !... Money !... Money !... » mais c'est tout. Par contre... C'est une bouffeuse. Quand elle te roule une pelle, c'est plus un patin, c'est un détartrage.

Sigrid, si tu veux, c'est le type même de la femme épanouie, libérée. D'autant que ces derniers temps elle ne jure que par *Follicula*, la serviette hygiénique aux feuilles de bruyère.

Ses centres d'intérêt ? L'art, le cinéma, la musique, faire du sport, les restos sympas, voyager. Ses qualités ? Elle élargit continuellement ses horizons, elle sait toujours garder son sang-froid, elle apporte de la créativité dans sa relation, elle sait recevoir ses amis, elle est à l'écoute de ses amis, elle a une bonne culture générale, elle est romantique, elle se lance de nouveaux défis et elle reste en forme grâce au sport. Langues parlées : estonien, anglais, mandarin ; compétences : entretien, propreté et hygiène ; adepte du footing, du thé vert et de l'accordéon.

Tu veux que je te dise ? Tu m'as l'air un peu... euh... fatigué, là. (*Il sort des gants à vaisselle*

et les met.) Alors si tu ne veux pas de thérapie, commence par quelque chose de facile. Allez, viens, on va nettoyer la cuisine ! (*Saisissant une bouteille en plastique :*) Tu vas voir, avec *Citrax*, le produit qu'il te faut pour toute la maison, la vie devient simple, saine et sereine. *Citrax* dégraisse, rafraîchit et diffuse une note d'agrumes partout où il est employé. Que demander de plus ?

Au fait, tu sais que je viens de prendre une grande décision ? Aujourd'hui, pour mon forfait internet, je passe à ma facture en ligne et je tente de gagner 1 iPad mini.

LE DIVORCE

LUI, *en colère, mais d'abord sans éclater.* — Catherine, je demande le divorce ! Pourquoi ? C'est très simple : on s'engueule plus ! Non, non, ne me dis pas le contraire, on s'engueule plus !

Tiens, ce matin, quand je t'ai glissé : « Au fait, chérie, j'ai oublié de te dire, j'ai invité maman à déjeuner », rien ! Pas une seule remarque désagréable, même pas un petit mot acide ! Alors que y a pas si longtemps encore, t'aurais pas hésité beaucoup :

« Tu vas pas encore nous faire chier avec ta mère ! On l'a tout le temps sur le dos, la vioque ! On n'a plus de vie de famille ! Tu sais très bien qu'elle fait peur aux mômes ! En plus, elle pue ! Elle a des gaz après les repas ! Et elle va encore nous raconter quand elle a été décorée par le Maréchal Pétain ! Merde, merde et merde, ta mère ! Ta mère, MEEERDE ! Qu'elle aille se faire foutre, et de fond en comble, parce que depuis le temps, ça doit prendre la poussière, là-dedans ! »

Ça, c'est ce que tu m'aurais dit, y a pas si longtemps encore. Mais au lieu de ça, ce matin : « Ta mère vient déjeuner ? Quelle bonne idée ! » (*Répète, très énervé :*) « Quelle bonne idée ! »

Mais... mais... mais... tu n'as vraiment... vraiment... aucune personnalité ! Mais... mais

c'est vraiment dans ta nature de t'écraser, hein ?
C'est ça ? Quoi ? Tu t'écrases pas, peut-être ?

Et hier, quand j'ai voulu zapper sur la finale messieurs de Roland-Garros ? Tu te souviens ce que tu as eu le toupet de me dire : « Si ça te fait plaisir, mon chéri ! » (*Répète, ulcéré :*) « Si ça te fait plaisir, mon chéri ! » J'aime autant te dire que l'année dernière, c'était une autre limonade :

« J'en ai raz le cul de tes petits pédés en short qui s'excitent la raquette pendant des plombes sous le cagnard ! Mais, ma parole, t'as la trique de les voir suer comme ça, ces troupes de porcs qui se mettent à couiner comme des castrats dès qu'ils peuvent toucher une balle ! ça fait 15 jours qu'on se les tape, alors ta finale, tu vas t'asseoir dessus à fesses rabattues ! C'est moi qui te le dis ! Et à la place, un film docu ! Mais non, pas un film de cul, un film DOcu. J'ai vraiment pas besoin de regarder un film de cul pour savoir que t'es qu'une bite ! Un documentaire, si tu préfères. Sur la sexualité des Mantes religieuses. Oui, un docu de cul, si tu veux. La sexualité des Mantes religieuses. La sexualité ? ça te rappelle quelque chose ? Couille molle ! Tu sais ce qu'elle fait, la Mante religieuse, pendant qu'elle baise ? Elle bouffe son mec ! Mais moi, pour que bouffe, faudrait que je baise, pour que je baise, faudrait que tu bandes, et pour que tu bandes, faudrait que t'aies de quoi ! »

Ça, c'était de la discussion ! Là, y se passait quelque chose ! À ce moment-là, tu t'intéressais un peu à moi ! Mais maintenant, je peux regarder *Motus*, la météo ou un cours de droit

constitutionnel, tu t'en fous comme de l'an 40 ! Tu te fous de ce que je regarde et tu te fous de ce que je fais !

(Silence, puis sourire :) Quoi ? Je suis qu'un sale connard, c'est ça ? *(Sourire plus large :)* Je te méprise, je te rabaisse ? *(Sourire encore plus large, au comble de la joie :)* Tu te barres ? Parce que t'as jamais rencontré une ordure comme moi ? Oh ! ma chérie !... *(Tendre :)* Si tu savais comme ça me fait plaisir qu'on puisse de nouveau parler ! Comment ça, « on parle pas on s'insulte » ? Là, tu chipotes. Cette énergie, cette vivacité dans ta façon de me traiter de connard, si c'est pas de l'amour, qu'est-ce que c'est ? *(Plus agressif :)* Je te dis que c'est de l'amour. *(Cassant :)* Si, c'est de l'amour, espèce de pétasse ! *(En colère :)* Eh ben voilà, voilà, là je te retrouve, là je te retrouve : bornée, de mauvaise foi et le pire de tout, le pire : d'une vulgarité ! ça, c'est bien ma femme !

(Sonnette. Silence.) Qu'est-ce que c'est ? Attends, j'y vais. *(Il ouvre la porte.)* Maman ? Qu'est-ce que tu fais là ? Je t'ai invité à déjeuner ? Mais pas du tout ! Mais... mais j'ai dit ça comme ça, pour te dire quelque chose ! Ah non, hein ? Commence pas ! C'est pas une open maison de retraite, ici ! je suis là, tranquille avec Catherine, alors tu repasseras ! Fils indigne ? Eh bien tu reviendras quand tu seras calmée ! *(Il referme la porte.)* Pétomane vichyste !

Catherine, où tu vas ? Mais, tu vas pas vraiment faire tes valises ? Mais, on vient juste de recommencer à communiquer !

LES MATHS

LUI, à Catherine. — Et si Nono n'a pas son bac ? Hein ? Qu'est-ce qu'il va faire ? Qu'est-ce qu'il va faire dans la vie, cet enfant, s'il a pas son bac ? Je sais bien qu'il est qu'en Sixième, mais quand même ! Le bac, c'est pas une surprise-party, ça se prépare un minimum ! Surtout aujourd'hui, avec les asiat's, si on est pas au niveau, on va se faire bouffer !

Tu te rends compte ? 6 mois que son prof de maths est absent ! Écrire au Proviseur ? Autant pisser sur le Roi de Prusse. (*Réaction d'Anaïs. À elle :*) C'est une expression Anaïs. Eh ben ça veut dire... ça signifie... Dis donc, il est tard, va te coucher, toi.

(*Aigreur, puis à Catherine :*) Un drôle de goût, cette Margarita, non ? Je sais pas, je l'ai trouvée un peu... T'as vérifié la date ?

(*À Nono :*) Quoi qu'il en soit, t'inquiète pas, Nono, je te laisse pas tomber. Papa est là. Je vais sauver la situation, une fois de plus. (*À Catherine :*) Pourquoi tu ris, toi ? C'est toi qui va lui faire faire, ses maths ? Je ne suis pas méchant, mais enfin, chérie, tout le monde sait que t'es nulle en maths. Bien sûr ! T'es nulle en maths, t'es nulle en maths, on va pas en fromager tout un plat. (*Question d'Anaïs.*) C'est une expression Anaïs. T'es pas

encore montée ? Eh ben tu te la feras expliquer par ta prof de français. Elle est pas absente, elle ? File !

(À Nono :) Allez Nono, on s'y met !
(Réaction de Nono.) J'y connais rien ? Moi ? *(Rire.)*
 Permets-moi de te dire, Nono, que tu... *(Nono l'interrompt.)* Tu veux plus qu'on t'appelle Nono ?
 Voilà autre chose ! Mais tu sais, nous, on disait Nono parce que c'est plus pratique, c'est tout. Oui je sais que tu t'appelles Paul, mais Sincèrement...
(Nouvelle réaction de Nono.) Bon, bon... Comme tu voudras. À nous deux ! D'homme à homme. Je ne t'appelle plus Nono, tu ne m'appelles plus Papa, je t'appelle Paul, tu m'appelles Blaise.

Qui est-ce qui pouffe, comme ça ? Si, j'entends quelqu'un pouffer dans le couloir... (À Catherine :) Catherine ! Anaïs pouffe. Si, elle pouffe. Pouffe ! Elle tient vraiment de toi...

(À Nono :) Bon alors, c'est ton livre ?
(Réaction de Nono.) Pardon ? Un peu de respect, s'il te plaît. *(Nouvelle réaction.)* Mais, pas du tout. Mais je peux tout à fait t'aider en maths. Mais, à l'aise, tu vois. À l'aise, Blaise, même ! *(Autre réaction.)* Attends, tu peux répéter, là ? Quoi ? J'ai arrêté l'école en CM2, moi ? J'ai arrêté l'école en CM2, moi, peut-être ? J'ai arrêté l'école en CM2, d'accord ! Et alors ? Saches, mon petit Paul, que je te prends quand tu veux aux additions à trous.

Oh ! la vache ! J'ai mal au ventre, moi ! Je te dis, c'est la Margarita, ça. Vous, vous sentez rien ?
 (À Catherine :) Donne-moi quelque chose, Catherine. (À Nono :) Fais voir. *(Il feuillette.)*

Qu'est-ce que vous faites en ce moment, en maths ? Vous glandez ? Ah ! oui, c'est vrai... (À Catherine :) Regarde en haut à gauche. Je crois qu'il reste des Margaritas... des alka-seltzers. (À Anaïs :) Je sais pas, je sais pas, Anaïs, si on dit *un* ou *une* autoroute, je n'en sais rien ! Je sais qu'on dit UNE Margarita et que c'est UN emmerdement. Ça, c'est très clair. Et d'ailleurs, ne m'appelle plus papa, appelle-moi Blaise ! (*Question d'Anaïs.*) Moi ? Mais pas du tout, tout va très bien. (*Il rote.*) L'avantage, avec cette Margarita, c'est que même quand t'as fini de dîner, t'en bouffe encore.

(*Reprenant le livre.*) Ah ! Voilà ! Un problème. (*Lisant et commentant :*) « Un père de famille repeint lui-même sa cuisine. » (*Rire.*) Quel naze, ce mec ! Y peut pas prendre un Polonais, comme tout le monde ? ça m'énerve, ces manuels scolaires qui tirent nos mômes vers le bas, comme ça ! Bref ! « Il achète 11 kg de peinture (...) » 11 kg ? Non mais, elle fait quelle taille, sa cuisine ? Il donne à bouffer à tout le quartier, ou quoi ? « Il achète 11 kg de peinture à 7 € le kg (...). » 7 € le kilo ? Eh ben ça c'est encore de la peinture bio à la farine de blé qui va foutre le camp à la première éclaboussure ! Mais quelle médiocrité !

(À Catherine :) Ces alka-seltzers, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? (À Anaïs :) Anaïs, tu vas pas passer la soirée à m'escagasser avec tes problèmes d'orthographe ! Le verbe *poindre* ? Eh ben c'est pourtant simple, je poinde, tu poindes, il poinde avec un *t*, nous poindions, vous poinderiez ils poinderorassent ! (À Catherine :) Catherine, occupe-toi de la pouffe ! De la bouffe !

Occupe-toi de la bouffe ! (*Protestations de Catherine.*) Sexiste ? Mais, regarde, y a encore de la Margarita sur cette table, et moi je sens que je... (*Il rote.*) Mais elle est fourrée au gaz de schiste, cette pizza, ou quoi ?

(À Nono :) De toute façon, je refuse catégoriquement de résoudre un problème aussi has-been. Je vais écrire au ministre, moi ! Comment y s'appelle, déjà ?...

(*Il écrit :*) « Cher Monsieur le Ministre, je me permets de soumettre à votre sagacité le problème suivant. Un père de famille tente d'aider son fils de 6^e à faire des maths. Sachant qu'il vient d'ingérer une pizza surgelée dont la composition véritable cache sans doute des produits prohibés par la Loi, que son épouse n'est pas foutue de lui en trouver un cachet d'aspirine, que sa fille a décidé de le coller en grammaire et que son fils fait sa crise d'ado avec 6 ans d'avance, comment la soirée se terminera-t-elle ? »

(*Il se lève brusquement, se tient le ventre, puis à Nono :*) Tiens, Nono, un petit problème, pour t'entraîner : « Un père de famille a décidé de repeindre ses WC, combien de temps lui faudra-t-il ? » (*Réaction de Catherine.*) Quoi ? Y a plus de papier ? (*Désignant le livre.*) Je prends ça, ça fera l'affaire !

L'ÉVALUATION

PIERRE-JEAN, à *Jean-Pierre*. — C'est pourtant pas compliqué *Jean-Pierre*, hein ? C'est pourtant pas compliqué. T'appuies sur shift, alt, ctrl, ça deux fois et après maj.-Q min.-k. Min.-k. Je suis formel. On appelle Jean-Michel ? Très bien.

(*Au téléphone :*) Allô Jean-Michel ? Ici Pierre-Jean. Non, pas Jean-Pierre, Pierre-Jean. Tu nous confonds ? (*À Jean-Pierre :*) Il nous confond. (*À Jean-Michel :*) Écoute, c'est pourtant pas compliqué, Jean-Mi, hein ? C'est pourtant pas compliqué. Jean-Pierre c'est celui qui a un prénom qui commence par *Jean* et qui finit par *Pierre* et Pierre-Jean c'est celui qui a un prénom qui commence par *Pierre* et qui finit par *Jean*. Dis donc, je t'appelle pour un problème de sauvegarde... Quoi ? Ah bon, merci ! (*Il raccroche.*)

Jean-Pierre, Jean-Mi est avec le type. Eh ben LE type. Le type qui doit venir nous évaluer. Il finit avec Jean-Mi et il arrive. Il va faire tout le service. Range un peu tout ça... Pas question qu'on soit dernier, comme l'année dernière. Sinon, notre augmentation, (*geste.*) pûit ! (*Question de Jean-Pierre.*) Attends... Jean-Mi me l'a dit... heu... une seconde, parce que c'est pas courant... (*Il cherche et trouve.*)... vraiment pas courant du tout... Ah oui : Jean-Bernard ! Jean-Bernard Pierre-Robert. Non, Jean-Bernard c'est son prénom et Pierre-Robert son nom de fami... Une minute... J'ai connu

un Jean-Bernard Pierre-Robert... (*Il cherche et trouve.*) Jean-Bernard Pierre-Robert ! Jean-Pierre, Pierre-Jean te dit : nous sommes foutus !

C'est bien ce que je craignais, je connais ce Jean-Bernard. Un soupirant de Marie-Jeanne. Ma femme est un bourreau des cœurs, tu le sais bien. Tu te souviens du baptême de notre fille Marie-Pierre ? Pierre-Marie chahutait tout le temps avec elle. C'est bien ton fils ! Taquin ! Eh bien figure-toi que Jean-Bernard m'a été présenté par Jeanne-Marie. Oui, ta femme ! Elle m'a dit *in extenso* : « Je te présente J-B. » Voilà pourquoi j'ignorais son prénom. Tu me croiras ou pas, mais Pierre-Robert m'a ignoré pendant toute la soirée. (*Se corrigeant.*) Jean-Bernard ! Jean-Bernard m'a ignoré pendant toute la... Pourquoi ? Tout cela est simple, on ne peut plus.

Pierre-Robert – ou Jean-Bernard, si tu préfères – avait flirté avec Jeanne-Marie lorsqu'il était plus jeune, – pas de jalousie c'était il y a longtemps –, mais il était déjà amoureux de Marie-Jeanne et ne savait comment quitter Jeanne-Marie ; c'est pourquoi lorsqu'un certain Jean-Pierre a commencé à faire la cour à Jeanne-Marie et à lui plaire, Jean-Bernard forma le projet de rompre avec Jeanne-Marie et de flirter avec Marie-Jeanne ; bref, Jean-Bernard – je veux dire Pierre-Robert –, tout en cachant à Marie-Jeanne qu'il était encore avec Jeanne-Marie, était trop heureux qu'un certain Jean-Pierre courtise Jeanne-Marie alors même que la haine de Jean-Robert, pardon, Jean-Bernard, grandissait à mesure que Marie-Jeanne se laissait séduire par un certain Pierre-Jean, quatuor maudit

dont Pierre-Bernard, pardon, Jean-Bernard, devait retrouver l'image chez Pierre-Marie et Marie-Pierre. (*Silence.*) T'as pas compris ?

C'est pourtant pas compliqué, Jean-Pierre, hein ? C'est pourtant pas compliqué. N'importe qui comprendrait ça : Jean-Bernard est notre meilleur allié, mais aussi notre pire ennemi. Va-t-il nous favoriser ou va-t-il nous enfoncer ? Qui peut nous tirer de là ? (*Légèrement dégoûté :*) Rachid ? Pourquoi tu me parles de Rachid, Jean-Pierre ? Non... vraiment... Jean-Pierre... Rachid, je ne sais pas, non... Rachid, vraiment, je ne crois pas... (*Rassuré :*) Ah ! JEAN-Rachid ! Ah !... J'avais compris *Rachid*... je me disais... Jean-Rachid, pourquoi pas ? Jean-Rachid... alors d'accord. (*Il compose un numéro.*)

(*Au téléphone :*) Allô Jean-Ra, ici PJ, je suis avec JP et j'ai eu Jean-Mi : JB arrive. (*Écoute au téléphone.*) Ouais... ouais... ouais... hun-hun... hun-hun... O.K.... D'ac... Oui... bon... Ah !... Bien sûr !... Et oui !... Et oui, naturellement !... D'accord !... D'accord, ça marche ! (*Il raccroche.*) J'ai rien compris à ce qu'il m'a dit ! Le problème reste entier : comment s'attirer les bonnes grâces de Jean-Bernard ? (*Le téléphone sonne, il répond.*) Allô, Jean-Mi ? Quoi ? Jean-Bernard est parti ? Il a dit qu'il avait une urgence ? Il est monté dans un cabriolet rouge avec Jeanne-Marie et Marie-Jeanne ? Oui, alors là, bien sûr, c'est... oui, on se voit à la cantoché. (*Il raccroche.*)

(À Jean-Pierre :) Ce monde capitaliste est vraiment impitoyable.

FIN de
SKETCHS À GOGO

*Une grande partie des pièces de Rivoire & Cartier sont
librement téléchargeables sur :
www.rivoirecartier.com*

*Ce texte est protégé par les lois relatives au droit de
propriété intellectuelle. Toute contrefaçon est passible
d'une condamnation
allant jusqu'à 300 000 euros et 3 ans de prison.*